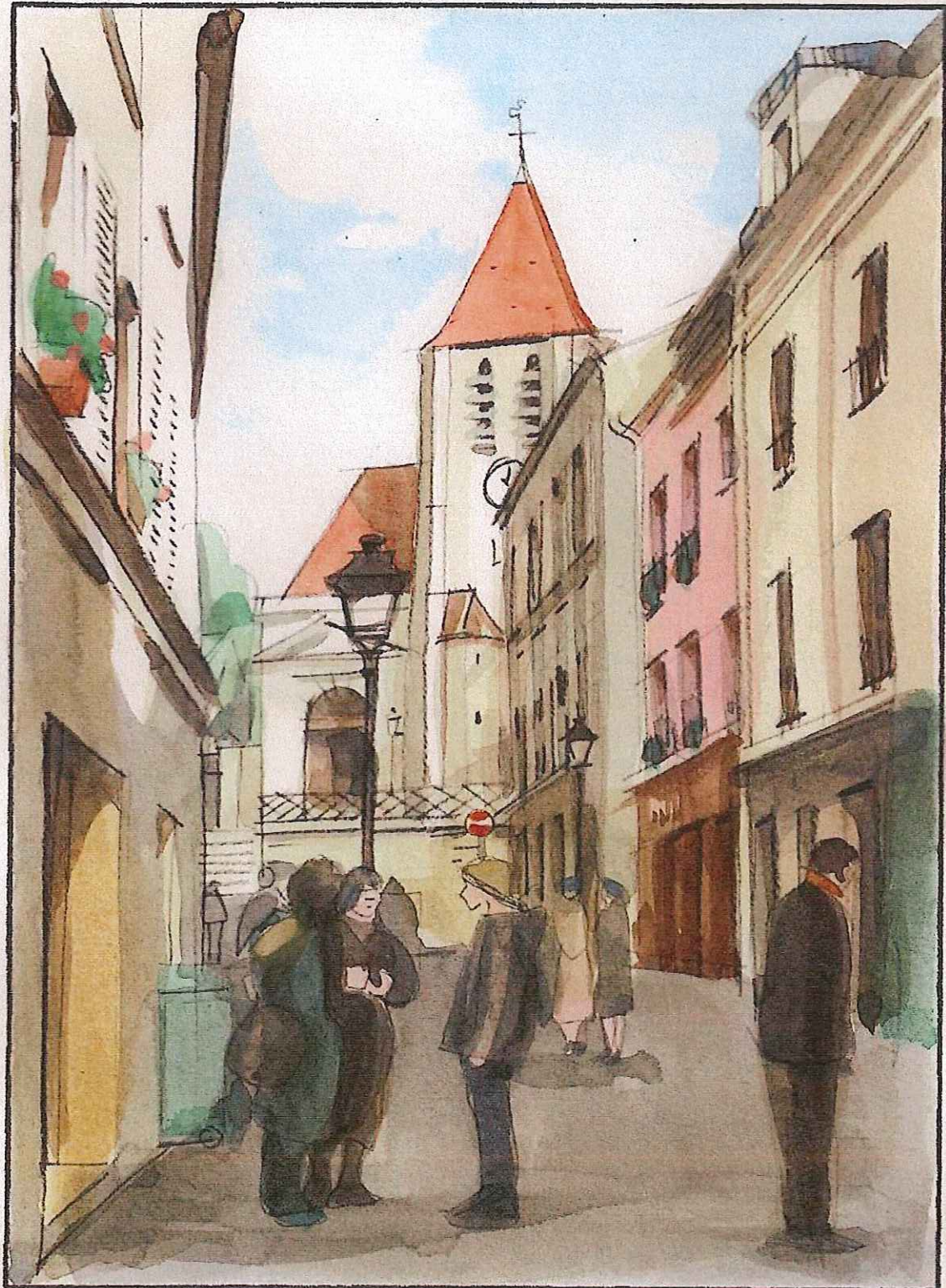


*J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes,  
mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. (Robert Brasillach à son procès)*



*Jamin* 008

**Association des Amis de Robert Brasillach**

Case postale 3763, CH-1211 Genève 3  
brasillach@europae.ch  
www.brasillach.ch

**Conseil de direction :**

Philippe Junod, président, Genève  
Daniel Todeschini, trésorier, Genève  
Peter Tame, vice-président, Belfast  
Conseillers : Anne-Marie Bouyer, Cécile  
Dugas, Anne Brassié, Bruno Bardèche.

**Cotisations :** CHF 50.-/34 Euros. A doubler pour un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

**Suisse :** Versement à l'ordre de P. Junod (ARB), ccp 17-636362-6 Genève.

**France :** chèque en Euros à l'ordre des ARB.

**Belgique :** ING, versement à l'ordre des ARB, compte 310-1663442-75, IBAN BE05 3101 6634 4275.

**Autres pays :** mandat postal international en CHF sur le ccp 17-636362-6-Genève

**SOMMAIRE**

- P. 2 : Le mot du Président  
PP 3-6 : Hommage à Pierre Favre  
PP 7-14 : Hommage à Pol Vandromme  
PP 15-20 : Brasillach sur le net  
P. 21 : Presse : Triangle noir  
P. 22 : Conférence de Me Henri Laquay  
PP 23 – 26 : Lectures  
PP 27 – 31 : Compte rendu : Biographie de Ralph Soupault  
P. 32 : Hommage à Jean-Baptiste Biaggi  
PP 33-39 : Hommage à Jean-Claude Fontanet  
P. 40 : Invitation à l'Assemblée Générale 2008

Ironie du destin, l'année du centenaire de la naissance de Brasillach aura été marquée par plusieurs décès qui donnent un peu à ce numéro des allures de rubrique nécrologique. Si Pol Vandromme, Jean-Claude Fontanet et Jean-Baptiste Biaggi viennent de nous quitter, Pierre Favre est parti, lui, il y a juste vingt ans, d'où un premier hommage que nous lui rendons dans cette livraison sous la plume de Jean-Philippe Chenaux. Journaliste érudit autant que passionné, ce dernier a entrepris des recherches sur notre fondateur, lesquelles l'ont conduit, de découverte en découverte, à cerner un parcours syndical, culturel et littéraire étonnant ainsi qu'une riche personnalité à facettes multiples; nous reproduisons ici un des poèmes de jeunesse que P. Favre fit paraître dans une revue étudiante en 1946, soit deux ans avant la constitution des Amis de Brasillach. Nous reviendrons ultérieurement sur la « préhistoire » des ARB, jusqu'ici pratiquement inconnue. Le souvenir de Pierre Favre sera évoqué le 21 novembre à l'occasion de notre assemblée générale.

C'est par ailleurs à l'écrivain genevois Jean-Claude Fontanet, disparu en juillet, que nous dédions une partie de ce Bulletin. Infatigable défenseur de la mémoire de Brasillach, il dirigea longtemps nos Cahiers aux côtés de Pierre Favre, ce qui lui fut beaucoup reproché tout au long de sa carrière.

Notre prochain numéro sortira pour la fin de l'année et nous espérons qu'il sera accompagné de nos Cahiers n° 50.

Nous vous attendons fidèles et nombreux au rendez-vous du mois de novembre.

PJ/ARB

**Pour les fêtes de Noël, nous vous proposons de commander l'ouvrage d'Anne Brassié, *Robert Brasillach, ou encore un instant de bonheur* (éd. ARB) au prix de 20 € (au lieu de 27 €)/CHF 30.- (+ port)**

**Nous remercions Anne Brassié de nous avoir communiqué l'aquarelle que nous reproduisons en page de couverture, vue de face sur le cimetière et l'église de St Germain de Charonne**

## HOMMAGE A PIERRE FAVRE : 1989-2009

### Pierre FAVRE, donneur d'élan et passeur d'art

« Prenez le temps de *réfléchir* – c'est une source de puissance, de *lire* – c'est la fontaine de la sagesse, de *rire* – c'est la musique de l'âme, d'*être aimable* – c'est le chemin vers le bonheur, de *donner* – c'est la joie de servir. » Cette consigne est celle d'un homme qui a si bien servi son pays qu'à son décès, il y a tout juste vingt ans, notre ami Roger Pache lui rendait hommage en l'appelant un « Vaudois comme il en faudrait beaucoup ».

Pierre Favre nous quittait le 12 mai 1989, dans sa 73<sup>e</sup> année, à la suite d'un cancer généralisé. Il avait mis tout son talent au service de l'organisation paritaire des métiers, du journalisme, de l'édition, de la publicité, de la politique, des arts et des lettres, de l'Eglise réformée, de plusieurs institutions dans le domaine de la santé, sans oublier le Rotary, où il assumait la charge de Gouverneur du district de Suisse occidentale. Être un « rassembleur de forces » et un « donneur d'élan », telle avait été sa préoccupation constante.

#### « L'Avocat »

Il naît le 6 octobre 1916 à Ecoteaux, dans une famille de six enfants (trois garçons et trois filles). Son père, Ulysse, paysan et secrétaire de cette commune, appartient à une famille bourgeoise de Château-d'OEx depuis cinq siècles. Sa mère, Charlotte, est broyarde ; c'est une Rapin de Corcelles-près-Payerne. L'adolescent accomplit sa *prim'sup* à Oron. Est-ce en raison d'un précoce talent d'orateur ou de sa propension à défendre, s'il le faut, une personne ou une cause en danger ? Toujours est-il que ses camarades le surnomment « l'Avocat ». Le pasteur de la paroisse de Palézieux, Gaston-Alfred Blailé, d'origine neuchâteloise, exerce sur lui une profonde influence.

On retrouve « l'Avocat » à l'Ecole supérieure de commerce de Lausanne, où il participe à la rédaction d'un journal de jeunes intitulé *La Bouée*. Le tin de l'feuille est si impertinent que la direction en bloque la parution. Diplômé en 1935, il complète ses études commerciales par des cours suivis en qualité d'auditeur à la faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, fait un peu de journalisme et, sans le sou, accomplit une longue période de service militaire dans une « compagnie de surveillance ».

#### Le publicitaire et l'animateur corporatiste

En avril 1939, il entre à Publicitas comme acquisateur de publicité. Il accède au poste de directeur de la succursale lausannoise en 1952 et sera nommé attaché à la direction générale en 1977. Dans le cadre de sa profession, il préside l'Union des quotidiens lausannois, s'occupe de la Commission romande pour le contrôle des journaux et gère les finances de la Fédération romande de publicité.

Pierre Favre s'enflamme très tôt pour la cause d'un ordre social fondé sur l'organisation paritaire des métiers selon le modèle corporatiste de l'abbé Savoy, modèle mis en œuvre dans plusieurs cantons par les Amis de la Corporation. En 1944, le jeune propagandiste de Publicitas accède à la présidence des Organisations ouvrières de la Fédération Vaudoise des Corporations. Avec le concours de Marc Chantre, engagé comme secrétaire général, il va porter l'effectif de ces Organisations à plus de 3'600 membres en 1945, dont quelque 350 agriculteurs. Il fait équipe avec Marc Chantre jusqu'en 1947, date à laquelle la FVC est dissoute sur l'initiative des Groupements Patronaux Vaudois et en raison de l'évolution du syndicalisme.

Pierre Favre ne se contente pas de présider et d'animer ce fer de lance de l'organisation paritaire des métiers en terre vaudoise. Il collabore chaque semaine à la *Liberté syndicale*. C'est près de cinq cents articles qu'il rédige de 1943 à 1952, date à laquelle l'employé de Publicitas devient patron. Il s'agit aussi bien de « billets vaudois » au ton parfois ramuzien que d'articles de doctrine prônant un « ordre moral et social et social chrétien ».

Au sortir de cette période corporatiste, Pierre Favre devient un membre actif et influent du Parti libéral vaudois. Président du Cercle libéral de Lausanne (1954-1961), membre du Bureau du Parti, président de sa Commission de propagande et responsable du *Service de presse libéral* (jusqu'en 1966), il collabore à *Forum*.

### **Au service des arts et des lettres**

Pierre Favre met aussi son talent au service des arts et des lettres. Il commence par diriger la rédaction de la *Revue des A.E.D.*, organe des anciens élèves diplômés de l'École de commerce (1943-1954). Il en fait un mensuel à forte connotation littéraire, y publiant des poèmes d'André Kuenzi, Robert Chessex et René Berger.

Sur cette lancée, il fonde en 1948, avec l'avocat André Martin et deux anciens condisciples, l'Association des Amis de Robert Brasillach, le poète de Fresnes fusillé à la Libération à l'âge de trente-six ans. Des écrivains comme Jean Anouilh, Marcel Aymé, Lean de La Varende et Gonzague de Reynold rejoignent cette association à vocation exclusivement littéraire et en deviennent des membres agissants. Des *Cahiers* et un *Bulletin* voient le jour, un « Prix Robert Brasillach » est créé pour encourager des travaux universitaires consacrés à l'écrivain et à son œuvre.

Pierre Favre est l'un des éléments moteurs de l'Alliance Culturelle Romande, d'abord en sa qualité de membre du Bureau (dès 1969, puis de vice-président (dès 1971). C'est lui qui maintient l'ACR en vie après le décès de son fondateur Weber-Perret (1985). Le bilan de cette belle aventure d'inspiration essentiellement fédéraliste est éloquent : trente-quatre *Cahiers* publiés, dont certains consacrés aux frères Cingria, à Ramuz, au « Jura, terre romande », des expositions itinérantes en Suisse romande, le patronage de Fêtes des lettres romandes, l'attribution de prix littéraires, plusieurs créations, sans oublier la promotion du bulletin *défense du français*, créé par Claude Bodinier.

### **L'animateur de théâtre**

Passeur d'art dans tous les sens du terme, Pierre Favre est un passionné de théâtre tout jeune, il joue avec « La Muse », groupe théâtral d'amateurs fondé à Lausanne en 1890 et qui disparaîtra en 1950, faute de moyens financiers.

Dans les années 1950, il est le fondateur, avec Paul Pasquier, André Pache et Henri Perret, du tout premier Centre dramatique romand (CDR). Il en est aussi le président jusqu'en 1961, date à laquelle il cède son poste à Me Philippe Dudan ; il continuera toutefois à faire partie du comité de cette institution, dont il sera le représentant au sein du conseil d'administration de la Société coopérative du Théâtre municipal de Lausanne, ainsi que du Fonds du Théâtre en Suisse romande.

Le CDR première manière est un groupement qui, en l'absence d'un grand théâtre permanent à Lausanne, entend donner aux auteurs, acteurs, décorateurs et compositeurs de Suisse romande l'occasion de se manifester et, plus prosaïquement, « de travailler de leur métier dans leur propre pays ». Pasquier et sa compagnie jouent des pièces de Goldoni, Molière et Musset, puis montent Oedipe Roi de Sophocle, dans la version d'André Bonnard, spectacle qui sera également présenté au Théâtre Hébertot, à Paris (1955). Le CDR joue aussi au Théâtre municipal de Lausanne, en 1957, puis à Paris, *Terre sans ciel*, drame en trois actes de Cäsar von Arx, encore inédit en Suisse romande, dans une adaptation de Georges Duplain.

Financièrement exsangue après ces deux créations, le CDR se met en veilleuse. Apothéloz le relancera en 1959 sous la forme d'un « CDR coordonné », lequel se muera en 1965 en un « CDR unifié », rattaché juridiquement à la Société coopérative du Théâtre municipal.

Membre du Comité du Théâtre d'Avenches. Son nom restera lié à la création dans les Arènes romaines, en été 1957, de la *Bérénice* de Brasillach, avec des décors d'André Pache, une musique de scène de Julien-François Zbinden, Alice Cocéa dans le rôle de la reine de Césarée et Raymond Hermantier dans celui d'Antiochus. La pièce en cinq actes de Brasillach – écrite en captivité pendant l'été de 1940 – est alors saluée comme un chef-d'œuvre par la critique romande. Présidé par le général Guisan, le comité d'honneur comprend, outre Pierre Favre et le conseiller fédéral Paul Chaudet, les présidents des Conseils d'Etat de Vaud, Fribourg et Neuchâtel.

### **Au service du Conservatoire et à la rescousse de Jack Rollan**

Musicologue averti, Pierre Favre met encore ses forces au service du Conservatoire de Lausanne. Il préside l'Association des Amis du Conservatoire, forte de quelque quatre cents membres, qui a pour but de faire souffler des courants de sympathie sur la maison sise d'abord à la rue du Midi, puis dans le bâtiment des Galeries du Commerce. Il est aussi délégué au Conseil de Fondation du Conservatoire.

En 1975, il crée et préside un Club des Amis de Jack Rollan pour aider l'humoriste à surmonter une fois encore ses difficultés financières. Les Amis de Jack Rollan annonceront le décès de leur « fidèle et généreux président-fondateur » dans une annonce mortuaire se terminant par cette citation de Cicéron : « On voit qu'un ami est sûr quand notre situation ne l'est pas ».

### **Le « conservateur » de la Bibliothèque d'Oron**

Au soir de sa vie, Pierre Favre retourne fréquemment sur les lieux de son enfance. Il travaille dans le cabinet de lecture de la Bibliothèque du Château d'Oron, qui compte quelque 16'000 volumes rares. C'est la plus importante bibliothèque privée du monde pour la littérature romanesque de 1750 à 1815. Ce fonds d'une richesse exceptionnelle va être dûment catalogué et mis en valeur par des bibliothécaires professionnels. Pierre Favre sera le moteur de cette initiative. Il avait été appelé au Comité de l'Association des Amis du château d'Oron dès 1965.

### **Le chrétien au service de son prochain**

Fervent chrétien, Pierre Favre est membre du Conseil de fondation de Crêt-Bérard, membre et conseiller littéraire de la Fondation « Domaine Protestant », spécialisée dans l'édition d'ouvrage religieux et la diffusion de la pensée protestante, ainsi que membre du Conseil et secrétaire de la Fondation « temples nouveaux ».

On le retrouve au service de son prochain dans des institutions d'utilité publique comme la Clinique de La Source, l'Hôpital de l'Enfance e l'Association des Amis de l'Institution de Lavigny.

Pierre Favre, *horresco referens*, croit au diable. Lorsque cet homme de foi appelle de ses vœux une « société meilleure qui ne saurait se bâtir sur le néant des lendemains », c'est pour ajouter : « A nous de sauvegarder la vie de l'esprit, la mesure n toute chose, la primauté de l'humain. Mais aussi de nous rappeler, avec le R.P. Bruckberger, que : « Quand Dieu n'est pas l'homme qui prend sa place, c'est le diable. »

Vingt ans déjà. Comme le temps passe...

Jean-Philippe CHENAUX,  
*La Nation* n°1864, 5 juin 2009

## *Dis-moi où tu l'as mis*

*Femme, pauvre femme qui prie,  
O femme, pourquoi pleures-tu ?  
Avait demandé à Marie  
Au tombeau, l'Ange en blanc vêtu.*

*Ils ont enlevé mon Seigneur,  
Qui fut tout bonté, tout honneur,  
Tout amour et toute justice  
Et qui fut commis au supplice  
Pour racheter nos noirs péchés.  
J'étais venue pour Le chercher,  
Mais voici que Sa place est vide ;  
Ils ont ravi Son corps livide.*

*Jusqu'en la mort, Ses ennemis  
Poursuivent le Maître que j'aime  
Si le ravisseur est toi-même,  
Pitié, dis moi où tu L'as mis !*

*Mais soudain le tombeau s'éclaire  
Et la Voix qui fut familière  
A ceux qui grâce a Elle, ont cru,  
Appelle par son nom Marie  
Et le Seigneur est apparu  
Rayonnant de gloire et de vie*

\*\*\*

*Des siècles ont aujourd'hui passé  
Mais Jésus ne s'est point lassé  
De secourir notre faiblesse  
Il demeure avec nous sans cesse  
« Tout les jours », comme il l'a  
prédit,  
Jamais sa bonté ne raidit  
Et, « jusqu'à la fin de ce monde »,  
Sa charité nous est profonde.*

*Mais nous, pécheurs, que faisons-nous  
De sa Vertu, de Sa Justice,  
Nous qui fléchissons les genoux  
Mais dont la foi, souvent factice,  
Bien trop souvent se borne aux mots  
Et qui blesse de tant de maux  
Ceux-là que Jésus veut qu'on aime :  
Nous laissons place au blasphème  
Dans nos maisons, dans nos travaux,  
Dans nos cœurs et dans nos cerveaux.*

\*\*\*

*Dis-moi, dis-moi où tu l'as mis,  
Frère, ce Dieu que glorifie  
La Foi que ton âme a promis  
Dans tes œuvres et dans ta vie ?  
Dans ton métier, dans tes affaires ?  
Partout où tu es mon cher frère,  
Dis-moi, dis-moi où tu l'as mis !*

*Quand tu tolères la misère,  
De ceux qui pour toi s'épuisèrent,  
Quand tu trompes et quand tu trahis  
Pour l'agrément ou le profit  
Ceux dont ta charge te confie  
De protéger vie et famille,  
Quand de toi, de ton jugement  
Dépend honneur ou châtimement,  
Quand près de toi, œuvre méchante  
Se poursuit sans que tu l'évites,  
Quand tu agis en ennemi  
Dis-moi, dis-moi où tu l'as mis !*

\*\*\*

*Homme pauvre qui pleure et prie  
Puisque voici le jour de Vie  
Recherche en toi ce Grand Ami  
Et tu sauras où tu l'as mis*

Pierre FAVRE  
Pâques 46  
AED n°63, juin 1946

## POL VANDROMME : 1927-2009

Décédé au printemps, Pol Vandromme s'intéressa aux inciviques quand ce n'était ni à la mode... ni au bon moment. Le premier, il se penchera sur le père du reporter au *Petit « Vingtième »* (*Le monde de Tintin*, préface de Roger Nimier, Gallimard, 1959), peu après avoir marché dans l'ombre des rêves fusillés du poète de Fresnes (*Robert Brasillach. L'homme et l'œuvre*, Plon, 1956), « l'un des romanciers les plus tendres et sans doute le meilleur critique d'avant-guerre ». Son parcours en zigzag le conduira encore sur les traces de Céline, Drieu, Rebatet, parmi d'autres. Détail révélateur, Galimard réservait alors vingt-cinq exemplaires numérotés sur papier alpha du *Brasillach* de Vandromme aux animateurs de l'*Association des Amis de Robert Brasillach* ; impensable aujourd'hui. Les nouveaux censeurs ont renvoyé le chantre de l'amitié, le « mystique de la fraternité », au purgatoire d'où certains regrettent qu'il fût un temps sorti, même par la petite porte. Il est désormais de bon ton de citer Alice Kaplan et de mauvais goût de faire allusion au Brasillach de Vandromme ; il faut dire que celui-ci puisera sans réserve dans les archives abondantes de Maurice Bardèche pour nous livrer un portrait profond et intimiste du libertaire au drapeau noir, bien éloigné de la figure glacée d'*Intelligence avec l'ennemi*. « Au fond, écrit Vandromme, *Robert Brasillach a toujours été un bohème, un ennemi de la sécurité, de la vie définitivement ordonnée*. » « *Après le chant de la race, montait le chant des livres* » : Les œuvres des écrivains élus par Brasillach « *frissonnent d'une joie ensorcelée : celle d'écrire, de convaincre ou d'imaginer. Il faut dire d'avantage : la plupart de ces écrivains sont en proie à une volupté particulière, celle, perverse ou naïve, de la jeunesse* ». Assoiffé de romantisme dans un monde finissant, Brasillach embrassera cette nouvelle poésie, ce fascisme immense et rouge drapé dans des cathédrales de lumière, « notre mal du siècle »...

Le journaliste de Charleroi qui rédigea une étude sur le cinéma, autre passion partagée, traversa la vie avec cette ferveur juvénile qui emportera Robert dans le temps des passions et des orages d'acier, après avoir hanté la nuit de Tolède ; il resta longtemps un fidèle des ARB et un collaborateur régulier de nos *Cahiers*.

Quelques temps avant son décès, dans un entretien repris par le *Bulletin celinien* et que nous reproduisons plus loin, Vandromme tenait des propos qui étonneront certains, déclarant qu'il aurait écrit autrement son livre sur Brasillach s'il avait découvert les éditoriaux que ce dernier avait commis au service de *Je suis partout*. Affirmation pour le moins curieuse quand on sait la minutie et la conscience professionnelle avec lesquelles le journaliste belge rédigeait chacun de ses textes, dépouillant scrupuleusement ses sources ; et s'agissant plus particulièrement de la biographie de Brasillach les documents ne manquaient pas, Vandromme relevant lui-même avoir eu la libre disposition de la volumineuse documentation conservée par Suzanne et Maurice Bardèche. Alors comment croire l'écrivain lorsqu'il prétend ne pas avoir eu connaissance à l'époque des textes querellés ? C'est pourtant bien dans ces mêmes articles et quelques autres tant reprochés à Brasillach lors de son procès, que ses juges tireront notamment les considérants qui l'enverront devant le peloton d'exécution... voir la mort en face ! Vandromme couchera du reste sur le papier des lignes qui restituent au plus près les sentiments d'un jeune homme pris dans l'écume tourbillonnante de la politique et ses réflexions au moment des premiers jours de la Libération, réflexions qui se poursuivront, inachevées, dans ses écrits à Fresnes. Et Vandromme de rappeler ce qu'un reporter de *Combat* notait au moment du procès : *Enfin, une impression de dignité chez un accusé* ».

A la fin des années cinquante, Pol Vandromme publiait *La droite buissonnière*, galerie de portraits d'écrivains qui nous sont chers et qui ont, dans leur grande majorité, rejoint depuis l'armée des ombres. Un très beau chapitre est consacré à Maurice Bardèche, *L'insurgé malgré lui*. Introuvable, cet ouvrage a été réédité en 2002 (éd. Dualpha, 186 p., 23 €/CHF 37.- + port ; commande aux ARB ; il nous reste quelques exemplaires de cette édition épuisée)

ARB

## Adieu cher Pol Vandromme...

Ainsi, Pol Vandromme est mort. Encore un arbre coupé qui va modifier le paysage. De l'inconvénient de survivre : on s'égare, on ne reconnaît plus rien. J'avais fait sa connaissance dans le couloir de la Table Ronde, rue du Bac. On y rencontrait, dans ce couloir, l'épagueul de Roland Laudenbach, des écrivains en herbe, un directeur littéraire nommé Michel Déon, Blondin qui bégayait, Nimier paradant et pétaradant, et parfois Vandromme, le « journaliste belge » qui nous paraissait débarquer d'une autre planète. C'était la grande époque. On allait dîner avec Fraigneau, Déon, Pierre Rissient, Jacques Serguine, Kléber Haedens, chez Dame Blanchet, rue de Sèvres, et dès onze heures du matin le whisky commençait à enflammer les verres au Bar Bac. Lorsque j'eus sous les yeux les premiers articles de Pol Vandromme, notamment dans *Le Rappel* de Charleroi, il me sembla évident que nous avions là l'un des critiques les plus compétents de notre histoire littéraire, et un critique d'autant plus exceptionnel qu'il avait du style, autrement dit : qui savait de quoi il parlait.

Vandromme était un écrivain à la pointe aiguë et rapide qui dissertait des livres des autres comme Berlioz ou Debussy écrivaient sur la musique des confrères. Connaître la boutique *de l'intérieur* m'est toujours apparu comme la condition *sine qua non* de la critique de découverte ou de renouvellement ; seul exercice, dans ce domaine ingrat, dont nous importe la lumière. C'est pourquoi, en 2005, au moment où il fut décidé de rééditer ma *Chanson de Maguelonne*, je songeai que la meilleure ouverture à cette résurrection d'un roman qui s'était assoupi depuis trente ans sur de trop précoces lauriers, serait un avant-propos de Pol Vandromme. Et je n'aurais pu en effet rêver mieux que ce titre : « Un objet magique » coiffant le concentré d'intuitions chaleureuses par lesquelles mon préfacier introduit le lecteur d'aujourd'hui au parcours « initiatique » de la légende médiévale.

On reconnaît un grand critique, autrement dit un bon lecteur, à ceci qu'il est d'abord sensible au timbre de la voix. C'est ce timbre, et seulement lui, qui permet au bon lecteur de distinguer un écrivain de race de la foule des écrivains, des écrivains et des écrivains. Il existe très peu de bons lecteurs. Si par chance ils en font un métier, ce métier grâce à eux devient un art. On trouve dans son *Françoise Sagan ou l'élégance de survivre* (réédité au Rocher en 2002) une parfaite définition par Vandromme de cet art de la lecture-critique : «... Une œuvre vit comme elle chante. Il faut l'écouter si l'on aspire à savoir ce qu'elle nous veut. Une lecture, ce n'est pas seulement l'intelligence d'un regard, c'est aussi l'intuition d'une oreille claire. La musique des mots orchestre la musique de la vie. Chaque écrivain a la sienne. Cela fait des modulations nombreuses, des accents infinis. Toutes sortes de connivences se mettent à l'écoute des réponses complices. Un écrivain ne distribue pas des messages comme un facteur des postes, non plus qu'il ne proclame des manifestes comme un panneau électoral. ; il éveille, il initie. Aucune littérature n'est tolérable sans cette franc-maçonnerie. »

Voilà pourquoi il a parlé des *Poneys sauvages* mieux que personne, en particulier dans *Matulu*. Adieu, cher Pol Vandromme. Vous nous quittez, mais les étincelles qui jaillissaient de la meule où vous polissiez vos sentences continueront longtemps, d'outre-Styx, à nous éblouir.

Michel Mourlet, 2 juin 2009

## Spécial Bulletin célinien

QUOI de plus naturel que de rendre hommage à Pol Vandromme qui nous a quittés au printemps ? Il fut l'un des premiers à signer une monographie sur Céline auquel il consacra, par ailleurs, trois autres essais que j'ai édités jadis sous l'égide de La Revue célinienne. Le premier, *Robert Le Vigan, compagnon et personnage de L.-F. Céline*, parut en 1980. Pol avait alors l'âge que j'ai aujourd'hui. Que l'on m'autorise cette confidence personnelle : le jeune homme que j'étais fut à la fois éberlué et ébloui de se voir proposer par ce grand critique l'édition de son prochain livre. Perplexe aussi car il ne connaissait alors rien à l'édition. Sans doute l'auteur ne fut-il pas mécontent de son éditeur néophyte puisqu'il lui confia le soin d'éditer deux autres livres sur le même sujet : *Du côté de Céline, Lili* (le premier livre consacré à Lucette) et *Marcel, Roger et Ferdinand* (sur les relations croisées entre Marcel Aymé, Roger Nimier et Céline). Devaient suivre



un livre sur Brassens, un pastiche (célinien), deux pamphlets politiques et la réédition de son unique roman, *Un été acide*. Oui, Pol est le seul auteur dont j'ai édité huit livres !

Ce fut le début d'une belle amitié qui se manifestait surtout par de longues conversations téléphoniques : Pol Vandromme aimait à me lire des pages de son prochain livre ou commenter l'actualité. Le plus exaltant pour moi était de l'entendre évoquer l'histoire littéraire ou politique de l'avant-guerre à aujourd'hui. Son immense culture et son goût littéraire très sûr avaient assurément de quoi fasciner le béjaune de trente ans son cadet.

Dès le début de sa vie journalistique, Vandromme défendit Céline écrivain. Vint, quelques années plus tard, ce petit essai paru dans une collection consacrée aux « classiques du XX<sup>e</sup> siècle ». « *Quelle était en 1963 la situation de Céline ?* », se rappelait-il. « *En gros, celle-ci, auprès de l'opinion dominante : ce ne pouvait être un grand écrivain parce que c'était un salaud. Quand Céline fut pris en charge par les glossateurs universitaires qui l'admiraient en linguistes pédants, on recourut au subterfuge d'un manichéisme spécieux : il ne cessait pas d'être un salaud, mais on consentait à reconnaître qu'il ne l'avait pas toujours été, du moins dans son œuvre. Il y avait donc le bon Céline, celui du Voyage et de Mort à crédit, et le mauvais, celui de Bagatelles pour un massacre et de L'École des cadavres.* ». Précisément, sur ces écrits appelés improprement « pamphlets », Pol donna, la même année, une interprétation originale aux « Cahiers de l'Herne » créés par Dominique de Roux <sup>1</sup>.

Celui-ci affirmait qu'il n'existe que trois catégories de critiques : ceux qui ne savent pas lire, ceux qui ne savent pas écrire, et ceux qui ne savent ni lire ni écrire. Pol Vandromme, lui, appartenait à la quatrième : ceux qui savent à la fois lire et écrire. Il nous laisse une impressionnante somme d'essais où l'analyse littéraire prédomine. Mais il est aussi l'auteur de livres plus personnels comme ses souvenirs de jeunesse, puis de journaliste, et des évocations, souvent lyriques, de ce pays hennuyer qu'il a tant aimé <sup>2</sup>.

Que ce numéro du BC à lui entièrement consacré suscite le désir de découvrir son œuvre vaste et multiple. Elle le mérite assurément.

M. L., éditorial du *Bulletin célinien* n°311, septembre 2009

## Hommage à Pol Vandromme

Une fois n'est pas coutume : Pol Vandromme, souvent fêté et primé en France (Grand Prix de la Critique de l'Académie française entre autres), a les honneurs d'une revue littéraire éditée par le Ministère de la Culture de son propre pays <sup>1</sup>. Portrait en couverture et dossier de six pages s'ouvrant par cette phrase : « *Écrivain de talent et de caractère, esprit libre, incisif dans la polémique, pénétrant dans l'analyse, grave dans la ferveur, Pol Vandromme retrace avec nous les étapes d'une œuvre, les saisons d'une vie.* » Suit une conversation à bâtons rompus avec Francine Ghysen qui lui apporte la contradiction avec talent. Pol Vandromme est connu des céliniens pour être l'un des premiers à avoir écrit une monographie sur Céline. C'était en 1963 pour la collection « Classiques du XX<sup>e</sup> siècle » (Éditions Universitaires). Livre réédité en 2001, avec une préface inédite, aux éditions Pardès. Critique pionnier, il le fut aussi pour **Brasillach**, Drieu La Rochelle et Lucien Rebatet, ce qui amène inévitablement son interlocutrice à lui demander s'il s'est intéressé à ces écrivains par affinité ou pour leur rendre la juste place qu'on leur refusait au nom de leur comportement durant la guerre. La réponse de Pol Vandromme est sans ambages : « *Parce qu'ils étaient des écrivains de grand talent, et même de génie dans le cas de Céline. S'ils n'avaient été que collaborateurs, ils ne m'auraient intéressé d'aucune manière. C'est leur talent qui suscitait ma curiosité, à une époque où la critique littéraire, assujettie à l'esprit de vindicte, organisait, aux dépens de la littérature, la conspiration du silence. Le confort intellectuel du temps me paraissait indigne d'un esprit libre. Céline est un écrivain majeur du XX<sup>e</sup> siècle, et Les deux étendards de Rebatet, un des plus superbes romans de ce temps. Point à la ligne. Ce que Céline et Rebatet ont pu faire ne relève pas du regard d'un critique littéraire mais de celui d'un censeur civique. Le livre sur Brasillach, qui répondait au départ à un goût littéraire très vif, né à l'adolescence, a été bien accueilli, sans provoquer les accès imprécatoires de la*

*pensée dominante de l'époque. Je l'écrirais autrement aujourd'hui que je connais ce que j'ignorais alors : ses éditoriaux de Je suis partout, au service d'une idéologie intolérable. Quand je me suis ensuite penché sur Drieu, Céline, Rebatet, on s'est demandé si je n'allais pas écrire un ouvrage à la gloire de Léon Degrelle. Je lui ai consacré un livre, en effet, mais en prenant à revers mes adversaires, puisque ce fut un pamphlet que le résistant emblématique William Ugeux recommanda en précisant que tous les Belges dignes de ce nom devraient le lire. On me décernait enfin un certificat de civisme, si exemplaire qu'il découragea dorénavant les bavardages des patriotes autoproclamés. »* À la question de savoir si ça l'agace, l'irrite ou l'amuse d'être considéré comme le chantre des écrivains de droite (catégorie dans laquelle on range des auteurs aussi différents que Chardonne, Marcel Aymé, Félicien Marceau ou Charles Maurras), il répond : « *Cela m'amuse, car je me moque des étiquettes idéologiques, qui ne sont souvent que des bassesses politiciennes. Ainsi, par exemple, Maurras n'a pas seulement écrit des articles d'une fureur jupitérienne mais une œuvre considérable, à la fois politique et littéraire, qui a inspiré notamment l'un des livres importants d'Albert Thibaudet : Les idées de Charles Maurras* ».

M. L., *Le Bulletin célinien* n° 295, mars 2008

1. Francine Ghysen, « Pol-le-vif, Vandromme-le-fidèle » in *Le Carnet et Les Instants*, n° 150, 1<sup>er</sup> février-31 mars 2008, pp. 2-7. Disponible sur demande auprès du service « Promotion des lettres » du Ministère de la Communauté française, Bureau 1 A 038, 44 boulevard Léopold II, B 1080 Bruxelles.

## Adieu à Pol Vandromme

« Je m'étais fait le serment de ne jamais me leurrer », écriviez-vous dans *Libre parcours*, précieux volume de souvenirs et de réflexions, dont le titre illustre votre itinéraire, celui du petit-fils de mineur, du fils de résistant devenu le témoin de la droite buissonnière. Plus de soixante livres publiés depuis 1955 font de vous un écrivain majeur de notre époque, et son meilleur critique littéraire.

Aymé et Chardonne, Hergé et Sagan, Drieu et Malraux, Simenon et Céline, vous les avez tous lus d'un œil fraternel, refusant les listes de proscription comme les grilles de lecture "qui oppriment et exténuent". Vous avez démontré par l'exemple qu'il valait mieux être probe que prétendre à l'objectivité des pintades et des faisans à la sauce Bourdieu.

Vous nous avez donné des leçons de courage et d'ironie, de finesse et de liberté. Car vous étiez un libertaire à votre manière, désuète et courtoise - délicate. Un réfractaire, supporter enthousiaste de football, amateur de cigares et de vins fins.

Votre unique mot d'ordre: "littérature d'abord!", comme pour répondre à Maurras, dont vous vantiez sans faiblir le talent de poète. Critique intuitif et sensuel, vous avez toujours été rétif aux fariboles des pédants comme aux ukases des apparatchiks, attentif à la seule musique et, comme vous me l'écriviez naguère, à "ne pas séparer le texte de l'accent qui se pose sur lui".

Vous étiez un maître d'armes, que je salue une dernière fois, la mort dans l'âme.

Christopher Gérard, 1er juin MMIX

\* \* \*

A 80 printemps, l'écrivain Pol Vandromme, auteur d'une soixantaine d'essais littéraires et de passionnants mémoires (*Bivouacs d'un hussard*), ne cherche « ni la gloire, ni le scandale, ni le pardon », pour citer Saint Augustin. La récente pantalonnade politico-psychanalytique de la Belgique lui inspire ainsi des pages véhémentes, fortes d'une saine colère contre ce qu'il désigne justement comme « le triomphe ubuesque de l'irrationnel ». Dans ce pamphlet, il tente d'expliquer le delta Rhin – Meuse - Escaut, ingouvernable pays « harnaché de bric et de broc, n'appartenant à personne », qui de monarchie prospère (grosso modo, de Léopold Ier à Léopold III), a dégénéré en république des partis. Le règne funeste de despotes invertébrés ruine en effet ce reliquat de l'empire de Charles-Quint, où l'absence d'esprit public favorise les logiques séparatistes, notamment celles

de flamingants, faux martyrs mais vrais lilliputiens, qui masquent à peine leurs ambitions de parvenus. Un pavé bienvenu dans la mare aux crapauds.

Pol Vandromme, *Belgique*.  
*La Descente au tombeau*, Rocher, 106 p.

\* \* \*

Auteur d'essais sur la Belgique littéraire, du *Monde de Tintin* (La Table ronde) à *Lettres du Nord* (L'Age d'Homme), en passant par un *Ghelderode* chez ce même éditeur suisse, providence de nombreux Belges, Pol Vandromme est sans doute l'un des tout grands critiques littéraires du dernier demi-siècle. Son secret ? Un amour exclusif de la littérature et le souverain mépris des modes. Né en 1927 à Charleroi, aux marges septentrionales de la France, il demeure en effet, aujourd'hui comme hier, fidèle à l'exigeante passion qui s'empara de l'adolescent des années de guerre: "littérature d'abord!"

Telle pourrait être la devise du critique qui se définit comme "un écrivain français au patriotisme sourcilieux" et qui, depuis son premier livre (1955), incarne à la perfection une figure devenue rare de nos jours, celle du dévot de la littérature. Lecteur infatigable, mais surtout rétif aux préjugés, Pol Vandromme scrute, juge et exalte livres et écrivains avec une probité d'un autre temps. N'avoue-t-il pas benoîtement, dans *L'Humeur des lettres. Chroniques et pastiches* (Editions du Rocher), ne pas avoir de théorie de la littérature, et être allergique aux grilles qui "oppriment, exténuent et finissent par se substituer à l'auteur"? Fariboles de pédants, répond notre libertin, pour qui l'écrivain authentique est celui qui fait pâlir le lecteur: seule l'ardeur à émouvoir, seule l'aptitude à persévérer dans sa singularité, distinguent les grands des autres. Tournant le dos aux jugements moraux, Vandromme déchire avec allégresse les listes de proscription, et ce depuis bientôt un demi-siècle, poussant la provocation jusqu'à s'intéresser aux réprochés: Brasillach, Drieu, Rebatet, mais sans jamais sombrer dans l'hagiographie ni dans un quelconque militantisme. Littérature d'abord. Que cet authentique anarchiste *en discordance avec le siècle* (anarchiste par nostalgie d'un Ordre digne de ce nom) nous entretienne du barrésien Aragon - du prosateur Aragon - ou de Céline, à qui il consacra naguère l'un des premiers essais, il se révèle toujours aussi intuitif et sensuel, comme son cher Casanova.

Lisant les lignes fraternelles qu'il dédie à Léon Daudet, comment ne pas songer à un autoportrait: "seuls les écrivains qui ont rôdé eux-mêmes autour des secrets de création, sont capables de reconnaître le génie, de s'enthousiasmer d'emblée à son contact, de nourrir d'arguments l'intuition de leur ferveur, de communiquer celle-ci irrésistiblement"? Tout Vandromme est là, dans cet amour exclusif de la beauté, au mépris des modes et des mots d'ordre. Parlant de Fromentin, Vandromme nous livre la quintessence du métier d'écrivain: "raconter ce qui assiège et harcèle au lieu de décrire ce qui se complaît; indiquer ce qui se dérobe au lieu de peindre ce qui se fixe". Son amour pour Retz (son livre pour l'île déserte), pour le mage Nerval ou encore pour Suarès le méconnu, s'accorde à une très saine méfiance pour Sade ("un maniaque de la violence vulgaire") et pour Saint-Just, ces annonciateurs des atrocités modernes.

Dans la dernière partie de l'essai, Vandromme se livre à un jeu aussi périlleux que révélateur: le pastiche, faux en écriture obligeant le critique à décrypter un génie pour mieux le saluer, car l'exercice n'a pour but que la célébration. Œuvre ardue, et d'une humilité quasi franciscaine! C'est là que Vandromme donne toute sa mesure: pastichant Céline ("Une seule façon de nous en sortir: qu'on rouvre les bordels. C'était doux, c'était bien, c'était familial; la lanterne qui pendouillait, la bonté de la maison, la pogne en traîne-savate sur la soie des boulevards, mézigue bien au chaud, le tango beurré qu'on chaloupait,...") ou Vialatte ("Un jour, nous aborderons aux îles"), parfois même meilleur que l'original (dans la cas de Marcel Moreau: "Dans mon enfer baroque et hébété, je viole les rimes du poème et l'infini dogmatisé des curetons"), Vandromme déclare sa passion avec une fraîcheur d'âme, une ferveur qui forcent l'admiration.

« Je m'étais fait le serment de ne jamais me leurrer ». Tel pourrait être l'incipit de *Libre parcours* (Editions du Rocher), précieux volume de souvenirs et de réflexions qui prolonge et affine les *Bivouacs d'un hussard* (La Table ronde). Non point banals mémoires du journaliste qui dirigea *in illo tempore* le *Rappel* de Charleroi, côtoyant tout ce qui comptait dans la Belgique de papa, mais plutôt le vagabondage de l'écrivain, une promenade buissonnière où l'auteur, fidèle à ses amis comme à ses maîtres, évoque quelques étapes de son itinéraire, parant sa nostalgie de masques altiers. Le goût de la belle formule et de l'allusion littéraire, l'ironie parfois grinçante, permettent en effet à Pol Vandromme de tempérer l'émotion qui l'étreint. Comment ne pas songer au capitaine de Boieldieu de *La Grande Illusion*, qui – hasard ou coïncidence - apparaît au détour de l'une ou l'autre page ? On lira avec attention le chapitre XIV, l'ultime, la "Lettre d'un père à sa fille". C'est à mon humble avis la part du livre la plus bouleversante : la nuit tombe, et un aîné s'adresse à celle qui lui survivra. L'enfance, socle d'une vie réussie ; les images glanées tout au long d'une existence dédiée au travail (combien de livres cet infatigable travailleur a-t-il publié ? 60 ? 80 ? Même la Bibliothèque Royale ne s'y retrouve pas); le dégoût des idéologies mortifères ; la critique des conformismes, l'homme tout entier s'y révèle par le truchement du style – adamantin. « Et si tu dois rengainer ton épée, parce que la vie oblige à des ménagements tactiques, calfeutre le réduit des pensées qui sont tiennes ; c'est ton tabernacle, et un tabernacle ne se laisse pas profaner. Ne cherche pas pour trouver, mais pour te trouver. »

La Belgique y est bien entendu fort présente : une Belgique qui s'éloigne à pas de géant, celle de Tintin et des maisons du peuple, celle des calotins et des sans-dieu, celle des 1er mai fervents et des 11 novembre lugubres. *Homo festivus* va bientôt balayer toutes ces vieilleries dans la joie et la bonne humeur, obligatoires dans le village global. Mais avant de connaître cette apothéose, penchons-nous sur ce passé encore proche : Albert I, ce gaulliste avant la lettre ; Léopold III, ce Grand d'Espagne égaré, celui qui « désacralisa la démocratie des dévots sans sacraliser le dieu cruel des idolâtres de la force : la liberté sans l'ordre, cette anarchie ; l'ordre sans la liberté, cette tyrannie ». Ou le journalisme d'antan, avec ses trucs et ses ficelles, quand « on était engagé sans être licencié, au lieu d'être licencié avant d'avoir été engagé ».

Mais Vandromme est avant tout écrivain et c'est de ses confrères qu'il parle le mieux : Marceau, le Louis Carette des éditions du Houblon, devenu académicien malgré les cabales; Piroette et Moreau, deux Belges atypiques, eux aussi montés à Paris ; Simenon et Ghelderode,... Sans oublier cette maison d'édition bruxelloise du Boulevard Saint-Germain, les Editions universitaires de notre compatriote J.-P. Delarge, qui, crânement, crée la première collection de poche consacrée aux classiques du XXème siècle. Justement, à la fin des années cinquante, ce jeune Belge extérieur au sérail fut sollicité par Pierre de Boisdeffre pour un essai sur Drieu la Rochelle, l'écrivain foudroyé. Il était vaste, le champ de mines que P. Vandromme dut traverser : un auteur maudit, des oeuvres inédites ou introuvables, peu d'études sinon le beau livre fraternel de P. Andreu,... Ce défi, notre carolorégien le releva avec autant d'intégrité que de panache. Son essai, publié en 1958, fut loué par les plus grands : Morand, Nimier, qui apprécièrent que Drieu fût jugé par un critique littéraire « convaincu que les erreurs et les fautes d'un militant ne prévaudraient pas sur le talent autodiffamatoire d'un héritier du romantisme viril de Baudelaire ». Drieu, qui fascina Malraux comme Modiano, est l'auteur de quelques livres forts: *Rêveuse bourgeoisie*, que, pour ma part je trouve plus puissant encore que *l'Aurélien* d'Aragon ; *La Comédie de Charleroi*, où l'ancien fantassin chante « le couple divin de la peur et du courage »; *Le Feu-follet*, sans doute l'un des témoignages les plus glaçants sur le suicide (Louis Malle en fit le film que l'on sait, avec M. Ronet). Réédité à la demande générale sous le titre *Les saisons de Drieu* (Editions Dualpha), l'essai nous fait (re)découvrir un écrivain de haut parage ; il révèle aussi ce mixte inimitable de lucidité et de ferveur qui assure à Vandromme la seule postérité qui vaille, celle des schismatiques et des esprits passionnés.

En mai 2005, j'ai adressé à Pol(ydore) Vandromme quelques questions pour un entretien paru dans *La Revue générale*.

*Christopher Gérard : Lisant L'Humeur des Lettres, ce manuel du lecteur et de l'écrivain, je tombe sur ces lignes qui paraissent vous convenir à la perfection : « en discorde avec siècle, en harmonie avec la littérature ». Seriez-vous l'un de ceux que Nimier appelait les libertins du siècle ?*

Vous êtes un critique clairvoyant, à l'intuition souveraine, ce qui me change heureusement des critiques aveugles qui brandissent leur canne blanche et qui ne s'aperçoivent de rien.

*Votre devise? Littérature d'abord?*

Si vous voulez, étant entendu que la littérature ne sert à rien, affranchie qu'elle est de la norme utilitaire - politique, morale, sociale, mercantile -, se bornant à être une incitation au plus voluptueux des plaisirs.

*Et si vous deviez citer trois de vos maîtres?*

Puisque vous me contraignez à me borner - sans doute parce que vous croyez avec la sagesse populaire que les bonnes choses ne vont que par trois -, je choisis trois maîtres de style, Saint-Simon, Retz, Pascal

*Parmi les écrivains belges (ou français de Belgique), quels sont ceux qui vous ont le plus fait pâlir?*

Par souci de sécurité - les mégères m'attendent au tournant pour bastonner le mauvais sujet, mauvais confrère de surcroît - je m'en tiendrai à des écrivains morts, Max Elskamp, Norge, Simenon, Henri Michaux et Marcel Thiry (parce qu'il m'a fait pâlir au nom de Vancouver).

*Depuis plus de trente ans, vous commettez impunément le délit de faux en écriture. D'où vous est venu ce goût pour le pastiche littéraire? Quel plaisir vous apporte-t-il?*

Parce qu'un écrivain, c'est d'abord un ton, un style. Parce que le pastiche, tentative de critique interne, est un jeu de rôle que soutient l'élan d'une sympathie de tour mimétique (du moins quand il est pratiqué à la suite de Proust, en réprouvant le dénigrement médiocre d'un Reboux). Parce que, en définitive, le plaisir n'a pas de raison à donner, la sienne suffisant à tout.

*Parmi tous les auteurs que vous abordez, je ne trouve ni Elémir Bourges, ni Ernst Jünger. Vous imaginez sans peine ma stupéfaction. Justifiez-vous sur le champ!*

En somme, vous exigez que je me mette à la mode et que je m'astreigne à un exercice de repentance. Dans le temple des dieux et des déesses, au pied de l'autel antique, je bats ma coulpe en récitant mon *confiteor*. Je réclame humblement votre pardon et, avec l'espoir que vous me l'accorderez, je suis sensible à votre indulgence, puisque vous ne me réprimandez qu'à propos de mon silence sur Bourges et Jünger. Il y a beaucoup d'autres grands auteurs qui ne sont pas traités dans mon recueil et qui eussent mérité de l'être. Il me semble que vous auriez dû m'accabler de votre courroux en regrettant que mon recueil ne soit pas encyclopédique.

*Je vous absous. Et vos projets?*

Quoi! Vous n'avez pas l'air de vous souvenir de La Fontaine: *Passe encore de bâtir, mais planter à cet âge!* Un quasi-octogénaire peut avoir des projets, mais aucune assurance de les mener à bien. Voici les miens, pourvu que le Dieu des chrétiens me prête vie: un volume de souvenirs, un essai sur Jacques Perret (*Jacques Perret, Gaulois de noble origine*, Editions du Rocher) un volume de chroniques, cette fois consacré à des écrivains contemporains. Rien donc qui puisse satisfaire le sens de l'histoire et la conscience universelle.

Publié dans la *Revue générale*, mai 2005

## **Pol Vandromme, écrivain**

Emission du 25 Juin 2006  
[sites.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/sommaire](http://sites.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/sommaire)

Pol Vandromme est né à Charleroi le 12 mars 1927. Journaliste, écrivain et essayiste, ami de Nimier, Blondin, Déon, passeur de la littérature aux goûts éclectiques, il a écrit plus d'une

cinquante d'ouvrages dont : *Jacques Perret* (Rocher, 2006), *Les saisons de Drieu* (Dualpha, 2004), *Roger Nimier* (Table ronde, 2002), *Georges Simenon* (L'Age d'homme, 2000), *Brassens le petit père* (Table ronde, 1996), *Le monde de Tintin* (Table ronde, 1994), *Les gradins du Eysel* (Table Ronde, 1992). Il rechigne à parler de lui, mais il a évoqué des fragments de mémoire dans : *Libre parcours* (Rocher, 2005), *Un garçon d'autrefois : souvenirs de jeunesse* (Rocher, 2003) *Bivouacs d'un hussard : souvenirs* (Table ronde, 2002).

*Vous pouvez retrouver Olivier Germain-Thomas et son invité lors de la rediffusion de For intérieur le mardi entre 5 h 10 et 6 h (nuit du lundi au mardi).*

**Pol Vandromme** *Jacques Perret*

(11 mai 2006), Collection Littérature

Pol Vandromme, dans cette biographie, nous fait découvrir l'oeuvre foisonnante de Jacques Perret. Rappelons que celui-ci a connu la célébrité avec *Le caporal épinglé* et *Bande à part*.

**Pol Vandromme** *Libre parcours*

Rocher (17 novembre 2005), Collection Littérature

Pol Vandromme évoque ses souvenirs à travers les étapes les plus marquantes de sa formation intellectuelle et culturelle, sans exclure le contexte politique de l'époque.

**Pol Vandromme** *Les gradins du Heysel : une morale pour le football*

Table ronde (17 juin 2004), Collection La petite vermillon, n°218

Pol Vandromme, ancien joueur de football et spectateur passionné, mène ici une réflexion à propos du drame du Heysel (survenu en mai 1985) et de l'irruption de la violence dans les stades. Comment donner du sens à un tel événement ?

**Pol Vandromme** *Georges Simenon : romancier russe de langue française*

L'Age d'homme (15 avril 2000), Collection Amers, n°11

Pol Vandromme nous propose de pénétrer dans l'univers incroyable de ce romancier, aux deux cents romans, où le quotidien est source de tragédie.

**Pol Vandromme** *Bivouacs d'un hussard : souvenirs*

Table ronde (6 février 2002), Collection Vermillon

Pol Vandromme évoque les souvenirs d'une vie littéraire où l'on croise aussi bien Marcel Aymé, Antoine Blondin, Roger Nimier, Michel Déon, la Résistance belge, le journalisme, Tintin et Hergé, ...

**Pol Vandromme** *Roger Nimier : le grand d'Espagne*

Vagabonde (10 octobre 2002)

Pol Vandromme rend ici hommage à l'oeuvre de Roger Nimier.

**Pol Vandromme** *Les saisons de Drieu*

Dualpha (15 mars 2004), Collection Patrimoine des lettres

Une réédition d'un essai sur Drieu paru pour la première fois en 1958. Une relecture de Pol Vandromme...

**Pol Vandromme** *Un garçon d'autrefois : souvenirs de jeunesse*

Rocher (13 février 2003), Collection Littérature

Pol Vandromme, né dans la Belgique industrielle des années vingt, raconte dans cet ouvrage son enfance et son adolescence jusqu'à la libération de la Belgique en 1944.

**Pol Vandromme** *Brassens : le petit père*

Table ronde (16 décembre 1996), Collection La petite vermillon, n°69

Un hommage rendu au poète mais aussi au chanteur ...

**Pol Vandromme** *Le monde de Tintin*

Table ronde (1994), Préface de Roger Nimier, Collection La petite vermillon, n°32

Pol Vandromme retrace la vie d'Hergé, qui donna un nouvel élan à la bande dessinée, et analyse le phénomène "Tintin".

☞ **L'archange Brasillach par Cécile Dugas**

Lors du trentième anniversaire de Chiré, Jean-Baptiste Geffroy avait rappelé, dans l'allocution prononcée en cette circonstance, les maîtres de la contre-révolution que les catalogues de la librairie n'ont cessé de proposer à la lecture: Maistre, Bonald, Blanc de Saint-Bonnet, La Tour du Pin, Drumont, Maurras, Bainville<sup>1</sup>. A cette liste, Jean-

Baptiste Geffroy avait joint « la foule des vaincus sortis de la nuit de l'épuration qui a fait de Brasillach une sorte d'archange ».

Robert Brasillach archange ? La métaphore n'aurait sans doute pas déplu à l'écrivain; en tout cas elle ne l'aurait pas dépaysé car son œuvre fait aux anges une place discrète mais sûre.

\* \* \*

De cette place réservée aux anges il ne faut pas s'étonner. Robert Brasillach n'affirme-t-il pas le 28 janvier 1932, dans une Causerie littéraire de l'*Action Française* consacrée à un roman de Lucien Marsaux intitulé *L'enfance perdue et retrouvée*, que si « les anges, les saints marchent sans être vus autour de nous », « le poète, lui, les voit »<sup>2</sup> ? En ce janvier 1932, c'est auprès de chacun des personnages créés par Lucien Marsaux que **Robert Brasillach** aperçoit une présence angélique : « on a l'impression, écrit-il, de voir debout auprès de chaque personnage un ange muet et armé de l'épée. »<sup>2</sup>

Lorsque de critique littéraire Robert Brasillach se mue en romancier, il accorde à certaines de ses créatures la grâce d'être de plain-pied avec l'univers invisible aussi bien qu'avec l'univers visible. Ainsi, dans *Le Marchand d'oiseaux* (paru en 1936), la jeune Isabelle Archambault est-elle « capable d'interpeller avec le même calme l'ange déguisé ou le chiffonnier »<sup>3</sup>.

Il n'est pas surprenant que Robert Brasillach ait prêté à sa jeune héroïne cette familiarité avec l'invisible. Dans son recueil de critique littéraire *Portraits* (publié en 1935), commentant la pièce *Intermezzo* de Jean Giraudoux, il avait rappelé le rôle dévolu par le Moyen-Age aux jeunes filles : « celui d'interprète[s] du monde surnaturel »<sup>4</sup>. Il lui semblait que, fidèle à cette mission, l'Isabelle d'*Intermezzo* (dont l'Isabelle du *Marchand d'oiseaux* est à cet égard proche parente) « a soif de toutes les liaisons que les enfants entretiennent si naturellement avec les autres puissances que les hommes, qu'il s'agisse des anges ou des plantes. »<sup>4</sup>

Dans un autre de ses romans, *Comme le temps passe...*, qui date de 1937, c'est à des enfants justement - René et Florence - que Robert Brasillach prête la faculté de vivre tout « naturellement » en compagnie des anges et des réalités surnaturelles.

Le grenier où jouent René et Florence leur paraît « le grenier même du Paradis, rempli de malles de Dieu, avec tous les déchets de la Création »<sup>5</sup>. Les plumes que renferment ces malles sont, bien sûr, « des plumes d'anges et d'archanges » et les chiffons qu'on y trouve ne sont autres que les étoffes dans lesquelles « Dieu le Père a taillé les robes des chérubins et des séraphins »<sup>5</sup>.

De même, lorsque, en hiver, passe au dehors une carriole grinçante dont le conducteur fait claquer son fouet, René et Florence sont-ils persuadés que passe sur la route « un Saint, présent ou futur, un Ange en houppelande grise, une très vénérable Domination en marmottes à ruches, avec un cabas sur les genoux, une Vertu aux joues fraîches, toutes rougies de froid, les yeux rieurs, le nez enfoui dans les cache-nez de laine, ou bien, tout grognon dans sa fourrure et la moustache pailleté de givre, un bon Génie secondaire qui reconduisait chez eux quelques Séraphins »<sup>6</sup>.

Dans les foires mêmes, les femmes âgées qui s'attroupent et se remémorent gaiement leur jeunesse prennent aux yeux de René et de Florence l'apparence de « vieilles Dominations », « pleines de jupons et de paniers »<sup>7</sup>. Tant il est vrai que pour les enfants en qui Robert Brasillach voit « des croyants parfaits »<sup>8</sup>, il n'y a « pas de séparation entre le monde invisible et le monde visible »<sup>9</sup>.

\* \* \*

Lorsque nous quittons l'univers romanesque, celui des romanciers qu'analyse Robert Brasillach, celui qu'il crée lui-même, nous retrouvons les anges, dont il parle alors sans truchement, en homme qui a foi en leur existence et en leurs apparitions.

Dans l'un de ses *Poèmes 1944*, intitulé « Rencontre », Robert Brasillach imagine l'entretien de deux morts dans l'au-delà; il les montre reprenant leur chemin après leur conversation, « sous le ciel vide où marchent les Anges »<sup>10</sup>.

Hôtes du ciel, les anges descendent parfois sur la terre et s'intègrent sans heurt à ses paysages; ainsi dans un poème consacré à Jeanne d'Arc, probablement écrit vers 1932, *Enfances de Jeanne* :

*« Les anges, tout droits dans le paysage,  
Jouent de la musique au fond des pommiers,  
La terre veut bien de leur amitié,  
Le vent du matin montre son visage »*<sup>11</sup>

Mais la plus belle évocation d'une apparition angélique sous la plume de Robert Brasillach, nous la trouvons dans sa *Méditation sur la raison de Jeanne d'Arc*. Dans ce texte composé en 1932, Robert Brasillach fait observer que personne n'a jamais retrouvé le livre de Poitiers - le Procès de

Sanctification - auquel Jeanne renvoie constamment ses juges. Il imagine alors la découverte du manuscrit, dans « un grenier de presbytère, entre Poitou et Ile-de-France, peut-être en Touraine, peut-être en Anjou »<sup>12</sup>.

C'est l'été; par la fenêtre ouverte entre « l'odeur des mirabelles et des roses mûres »<sup>12</sup>: « Nous serions tout à coup entourés par les anges et par les saintes : les Dominations descendraient dans le grenier comme dans une cathédrale. Et peu à peu - ou plutôt tout d'un coup, sans vouloir nous l'avouer - nous serions sûrs qu'il s'agit de ces *Enfances de Jeanne*, merveilleusement perdues, merveilleusement retrouvées, et Domremy, et les plaines de Meuse, et les bois de Monseigneur Pierre de Bourlemont, et la leçon la plus secrète de saint Michel Archange, tout cela apparaîtrait devant nous, au milieu même du grenier tourangeau ou angevin, pendant que la bonne du curé, le visage aussi cuit et aussi rayonnant que sa tarte aux prunes, nous hélait d'en bas pour le dîner »<sup>12</sup>.

Belle image dans laquelle les parfums et les saveurs de la terre accueillent les habitants du ciel; belle image, pour reprendre une formule de Robert Brasillach lui-même, d'« un mariage de la terre et du ciel »<sup>12</sup>.

\* \* \*

Aux anges qui trouvent sur terre un séjour si accueillant, quels rôles Robert Brasillach prête-t-il ?

Dans son essai sur Corneille, Robert Brasillach montre le dramaturge occupé à traduire en vers français *L'Imitation de Jésus-Christ* et à composer un livre de messe. Mais l'auteur de *Polyeucte* ne travaille pas seul : un ange l'inspire, dit Robert Brasillach. C'est cet ange qui, dans *L'Imitation*, « lui dicte le vers unique et mystérieux » :

« L'Amour ne dort jamais non plus que le Soleil »<sup>13</sup>.

L'ange de Pierre Corneille est toujours là, estime Robert Brasillach, lorsque, dans la composition du livre de messe, il s'agit de mettre les images de la Vulgate à la portée de « la piété raisonnable »<sup>14</sup> du XVII<sup>ème</sup> siècle: « il ne faut pas croire que l'Ange qui l'inspire l'abandonne complètement. »<sup>14</sup>

Inspirateurs, les anges dispensent aussi, de la part de Dieu, les simples biens de la terre. Agé de vingt ans, Robert Brasillach exprime en juillet 1929, dans l'un de ses *Poèmes 1944*, son amour pour les humbles joies terrestres dont un ange est le donateur :

*« Il faut aimer le bonheur avant tout,  
L'eau qui se froisse sous le vent,  
La grappe rose et cette pêche d'aôût  
Qu'un ange apporte à l'enfant »*<sup>15</sup>

Huit ans plus tard, en janvier 1937, dans un autre poème du même recueil, c'est un ange encore qui porte au poète les souvenirs du Maroc et de l'enfance :

*« [...] j'entends le pas d'un Ange  
Qui porte, de la part de Dieu,  
L'huile, la cannelle et l'orange,  
Le Maroc de laine et de feu,  
Et mon enfance qu'il m'échange  
Contre des jours moins merveilleux »*<sup>16</sup>

Autre rôle imparti aux anges et aux archanges dans l'œuvre de Robert Brasillach ; ils désignent à l'être humain les charnières et les frontières de son existence soumise au temps et à la mort. Dans le poème « Les deux voix » (« un des plus émouvants poèmes que je connaisse », estime Georges Laffly<sup>17</sup>), c'est un archange qui a chassé l'écrivain du miraculeux Eden de la jeunesse ainsi que le poète se le dit à lui-même :



« Penche-toi. Devine le fantôme,  
Le ciel de juin qu'un vol a transpercé,  
Le miracle d'anciennes années d'homme  
Dont l'Archange t'a chassé »<sup>18</sup>

Et c'est encore un archange qui, une fois la jeunesse enfuie, en ranimera peut-être le souvenir pour ceux qui viendront après, pour ceux qui seront jeunes à leur tour :

« Mais peut-être qu'un jour, sous l'arbre blanc du mois de mai,  
Un Archange, debout parmi les branches basses,  
Rendra le jour fuyant à la vitre inclinée  
Et dira nos prénoms aux enfants qui passent »<sup>19</sup>

Quant à l'ultime péripétie de la vie humaine, un ange en est l'annonciateur. Dans le roman *La Conquérante*, paru en 1942-1943 et dont l'action se déroule dans le Maroc de la conquête, l'héroïne Brigitte Lenoir et son mari agonisant savent tous deux « que l'Ange [est] là, dans un coin de la tente, noir et debout, la main déjà tendue vers la chevelure »<sup>20</sup>.

Moins de deux ans après la parution de *La Conquérante*, c'est de l'écrivain lui-même, alors condamné à mort, que l'ange devait s'approcher. En témoignent ces vers datés du 3 février 1945, dans lesquels le poète s'adresse au Christ :

« Ce n'est pas sans grand mal, voyez-vous,  
qu'on arrache  
Notre coeur aux seuls biens auxquels il fut voué,  
Et l'Ange vient trancher plutôt qu'il ne détache  
Le fil de ce bateau que vous aviez noué »<sup>21</sup>

En ce même 3 février, un autre des *Poèmes de Fresnes*, inspiré du récit de la Passion selon saint Luc, montre un ange consolateur, qui vient adoucir la détresse du condamné :

« Est-ce un Ange qui vient vers moi ?  
Ses paumes sont douces et fortes,  
Il rafraîchit mon désarroi,  
Il me parle et me réconforte »<sup>22</sup>

\*\*\*

Consolateur, dispensateur des dons de Dieu, inspirateur, - puisse l'« archange » Brasillach l'être désormais pour chacun de

ceux qui se veulent fidèles à son œuvre et à son exemple.

- <sup>1</sup> *Lecture et Tradition*, n° 237-238, novembre-décembre 1996, p. 3.
- <sup>2</sup> La Causerie littéraire de l'*Action Française* du 28 janvier 1932, *Œuvres Complètes de Robert Brasillach*, première édition annotée par Maurice Bardèche, Paris, Le Club de l'Honnête Homme, 1963-1966, tome XI, p. 214.
- <sup>3</sup> *Le Marchand d'oiseaux*, *Œuvres Complètes*, tome I, p. 323.
- <sup>4</sup> *Portraits*, *Œuvres Complètes*, tome VII, p.259-260.
- <sup>5</sup> *Comme le temps passe...*, *Œuvres Complètes*, tome II, p. 55.
- <sup>6</sup> *Idem*, p. 57.
- <sup>7</sup> *Idem*, p. 58.
- <sup>8</sup> *Idem*, p. 28.
- <sup>9</sup> *Idem*, p. 45-46.
- <sup>10</sup> *Poèmes 1944*, « Rencontre », *Œuvres Complètes*, tome IX, p. 27.
- <sup>11</sup> *Enfances de Jeanne*, *Appendices*, *Œuvres Complètes*, tome VIII, p. 638.
- <sup>12</sup> *Pour une méditation sur la raison de Jeanne d'Arc*, *Appendices*, *Œuvres Complètes*, tome VIII, pp. 625-626.
- <sup>13</sup> *Corneille*, *Œuvres Complètes*, tome VII, p. 540.
- <sup>14</sup> *Corneille*, *Œuvres Complètes*, tome VII, p. 601.
- <sup>15</sup> *Poèmes 1944*, « Le Bonheur », *Œuvres Complètes*, tome IX, p. 18.
- <sup>16</sup> *Poèmes 1944*, « Encore en l'an vingt et huitième », *Œuvres Complètes*, tome IX, p. 43.
- <sup>17</sup> « Les *Poèmes de Brasillach (1929-1937)* », article de Georges Laffly paru dans la revue *Itinéraires*, automne 1990, numéro III, p. 113.
- <sup>18</sup> *Poèmes 1944*, « Les deux voix », *Œuvres Complètes*, tome IX, p. 20.
- <sup>19</sup> *Poèmes 1944*, « L'été », *Œuvres Complètes*, tome IX, p. 19.
- <sup>20</sup> *La Conquérante*, *Œuvres Complètes*, tome III, p. 296.
- <sup>21</sup> *Poèmes de Fresnes*, « Psaume VII », *Œuvres Complètes*, tome IX, p. 105.
- <sup>22</sup> *Poèmes de Fresnes*, « Gethsémani », *Œuvres Complètes*, tome IX, p. 107.

<http://www.six-fevrier.com>

## ☞ A Laurent Mouchard, dit Joffrin

Monsieur,

Je viens de visionner un enregistrement des « *Détectives de l'Histoire* » de mai 2006 (pardonnez le retard), consacré à l'assassinat de Robert BRASILLACH. Il est, d'emblée, surprenant que des abolitionnistes forcenés s'aventurent à poser la question : « *fallait-il fusiller Brasillach ?* » Mais on peut le concevoir dans l'optique de l'historien, qui n'a pas à juger en fonction des normes actuelles.

C'est dans la présentation du « débat » (style procès) que la cohérence laisse à désirer. Même s'il y a, parmi les participants, un semblant d'avocat face à deux ou trois (ou quatre!) accusateurs, la totalité des protagonistes admettent plus ou moins explicitement la « vérité » consensuelle obligatoire : Brasillach était le salaud, le traître, l'incarnation du mal, alors que ses juges étaient des libérateurs, incarnation du bien (à quelques détails d'application près). La seule question posée est : fallait-il tuer Brasillach ou « seulement » l'incarcérer à perpétuité ? Voilà un choix bien limité !

A une époque où l'on adore remettre en question les condamnations passées (Seznec, Ranucci, etc.), imposer à la société une repentance éternelle (Dreyfus) et fabriquer des innocents (Dils), la moindre des choses eût été de susciter un véritable *débat contradictoire*. C'est-à-dire, à défaut de trouver des intervenants qui osent penser et dire que Brasillach avait raison (un exploit quasi impossible dans notre régime de

« liberté » très surveillée), au moins inviter un membre de l'équipe de rédaction de la *NRH*, ce qui aurait été infiniment plus enrichissant que les bredouillements Huesques et creux de « l'expert » Jean-Pierre Azéma... qui doit être bien frileux pour se présenter, en mai, dans un studio chauffé, avec une écharpe *rouge* portée de manière pour le moins ostentatoire ! Au moins, il annonçait la « couleur ».

Quant aux citations « véhémentes » extraites de « *Je Suis Partout* » que l'on vous fait lire, un minimum d'honnêteté vous aurait fait mettre en parallèle des extraits de morceaux de rap tels que la célèbre « *Fransse* » d'un certain *Monsieur R*. Ce que je fais ici :

*Je suis partout*, 7 février 1942 :

« On ne s'aperçoit pas qu'on encourage le mensonge, qu'on encourage le Juif. En finira-t-on avec les relents de pourriture parfumée qu'exhale encore la vieille putain agonisante, la garce vérolée, fleurant le patchouli et la perte blanche, la République toujours debout sur son trottoir. Elle est toujours là, la mal blanchie, elle est toujours là, la craquelée, la lézardée, sur le pas de sa porte, entourée de ses michées et de ses petits jeunots, aussi acharnés que les vieux. Elle les a tant servis, elle leur a tant rapporté de billets dans ses jarretelles; comment auraient-ils le cœur de l'abandonner, malgré les blennorragies et les chancres ? Ils en sont pourris jusqu'à l'os ».

### Paroles de Fransse

« La France est une garce / N'oublie pas de la baiser / Jusqu'à l'épuiser / Comme une salope / Faut la traiter, Mec

[...]

La faire téter les seins / D'une pute pourrie gâtée

[...]

Pour avoir traité un putain d'flic / De fils de pute

[...]

Et pour la France / Ils voudraient / Qu'j'ai des bons sentiments / La France est une de ces putes de mères / Qui t'a enfanté

Et qui aujourd'hui / Regrette qu'une chose / C'est de ne pas avoir avorté / On siffle la Marseillaise / Du Stade de France ?

Mais moi je pisse sur Napoléon / Et le Général de Gaulle

[...]

Tu crois que c'est pour rien / Que les mans portent des bonbonnes / De gaz

Tout ça faudrait se fournir en masques / A gaz Avant que ça devienne une épave

Ils voudraient que je les remercie / Pour leur hospitalité / Mais mes frères battus par ces porcs / Finissent hospitalisés

Je ne suis pas chez moi / J'en ai rien à foutre / D'ailleurs par là-même / C'est que l'Etat français aille se faire foutre. »

Quelle est la différence ? Essentiellement, le style plus soutenu de Robert Brasillach ! Mais aussi le fait que la seconde « œuvre » est directement écrite et érucée par les occupants eux-mêmes, et que l'attaque est infiniment plus violente, puisqu'on s'en prend directement à la France, dont il faut nier la dignité avant de la détruire définitivement. Brasillach qui, lui, aimait la

France, n'attaquait que la république, un régime parmi d'autres, vieux seulement de quelque 150 ans, peut-être pas éternel, et certainement pas au mieux de sa forme dans les années 30/40... pour employer une litote. Pour autant, peut-on sérieusement poser la question de l'exécution de *Monsieur R.* ? D'autre part, si l'on tient à considérer qu'il y a « des paroles qui tuent », il faut admettre que les projets de lois peuvent être au nombre de celles-ci. Et dans ce cas, que faire de Me BADINTER (autre Robert), dont la Loi du même nom (1981) a permis à des assassins de continuer leur besogne ?

Et si notre poète pouvait voir dans quel état d'abaissement, d'avilissement, d'asservissement, de haine de soi et d'autodestruction ce même régime a mis son pays au début du 21<sup>ème</sup> siècle, s'il voyait à quel point l'anti-France est plus que jamais au pouvoir, non seulement il ne changerait

pas d'avis, mais il serait content d'avoir été fusillé. Car, après tout, ce passage très virulent de « *Je Suis Partout* » semble une description assez fidèle de ce que nous vivons.

On peut remercier France 5 pour ce qui est, somme toute, une assez bonne émission, qui fait très bien semblant de n'être pas manichéenne, et peut être une source d'enrichissement, à condition de la considérer comme le déclencheur d'une réflexion, voire d'une recherche personnelle.

Jean-Luc LEOPOLDI  
[cowebmestre@france5.fr](mailto:cowebmestre@france5.fr)

P.S. : pensez-vous que je doive être fusillé pour m'être exprimé avec « véhémence » ? Ou « seulement » condamné à perpétuité ? J'espère que je n'ai pas tué trop de monde...

\* \* \*

## ☞ Marcel Aymé

« *Ah ! Monsieur, on ne se méfiera jamais assez de la poésie* » (Marcel Aymé)

### ● Biographie

L'oeuvre de Marcel Aymé est de celles qui façonnent l'imaginaire collectif. Remarqué dès son premier roman ('*Brûlebois*', 1927), il obtient deux en plus tard le prix Renaudot pour '*La Table aux crevés*', et s'assure une importante notoriété avec la publication de '*La Jument verte*' en 1933. Auteur de comédies ('*Clérambard*', 1949, '*La Tête des autres*', 1952), de contes pour enfants ('*Les Contes du chat perché*') et de nouvelles, l'identité de ses personnages reste dans les esprits. Dès son enfance, marquée par le décès de sa mère, il se passionne pour la lecture, sans doute pour s'extraire de l'atmosphère pesante qui règne eu Collège de Dôle, où il est pensionnaire. Après un baccalauréat de mathématiques, il

s'inscrit à la faculté de médecine de Paris, et exerce divers métiers, dont celui de journaliste, avant de devenir écrivain. Personnalité taciturne et solitaire, il décrit la société qui l'entoure avec un réalisme mordant, souvent teinté de fantastique, et n'hésite pas à recourir à l'ironie. Il a également travaillé à l'adaptation de dialogues pour le cinéma, collaborant notamment avec Louis Daquin pour la réalisation du '*Voyageur de la Toussaint*', d'après l'oeuvre de Simenon. Marcel Aymé a côtoyé des personnalités comme Céline et **Robert Brasillach**, et fut souvent accusé de collaboration, notamment pour ses publications dans des journaux engagés comme *La Gerbe* ou *Je suis partout*, sans que cela ne puisse être prouvé.  
([evene.fr/celebre/biographie/marcel-ayme-341.php](http://evene.fr/celebre/biographie/marcel-ayme-341.php))

### ● L'écrivain reconnu puis décrié

« *Marcel Aymé a passé une bonne partie de sa vie et de son oeuvre à être et à faire ce que l'on n'attendait pas de lui, moyennant quoi il a fini par occuper un ministère parfaitement reconnu : celui de l'ironie politique et de l'inconfort intellectuel* [Larousse des littératures]. »

Son parcours est en effet déconcertant. Tandis qu'en pleine Occupation il fait équipe au cinéma avec un réalisateur marxiste, Louis Daquin, il donne dans le même temps

romans et nouvelles à des journaux collaborationnistes : *Je suis partout*, *La Gerbe*, mais comme il n'y a dans ses textes aucune trace d'engagement politique, il ne sera pas mis sur la liste noire des écrivains à la Libération [Jacques Brenner in : Dictionnaire des auteurs. Laffont-Bompiani]. Il a même féroceement tourné en dérision le régime nazi avant 1939 (Voir: *Travelingue*, et *La Carte* ou *Le Décret* dans *Le Passe-muraille*) et n'a donné aucun gage de ralliement à l'occupant après 1940. Ironie du sort, c'est une collaboration

cinématographique avec la Continental film [Titre du film : «Le Club des soupirants», Michel Lécureur, La Comédie humaine de Marcel Aymé, éditions La Manufacture, Lyon, 1985, p. 306] qui lui vaudra un « blâme sans affichage » en 1946, pour avoir «favorisé les desseins de l'ennemi » [Michel Lécureur, La Comédie humaine de Marcel Aymé, éditions La Manufacture, Lyon, 1985, p. 306],[Dans l'équipe de cette compagnie dirigée par Joseph Goebbels, on trouve de jeunes talents : Henri-Georges Clouzot, Jacques Becker, Robert Bresson, André Cayatte, Marcel Carné ou Maurice Tourneur dont certains seront inscrits sur la liste noire du Comité d'épuration du cinéma français ; voir le détail sur Continental film]. En conséquence, il refuse la Légion d'honneur qui lui est proposée trois ans plus tard en 1949. Il est alors invité à l'Élysée, invitation qu'il décline en s'estimant indigne pour le motif qui a entraîné son blâme et il écrit :

« Si c'était à refaire, je les mettrais en garde contre l'extrême légèreté avec laquelle ils se jettent à la tête d'un mauvais français comme moi et pendant que j'y serais, une bonne fois, pour n'avoir plus à y revenir, pour ne plus me trouver dans le cas d'avoir à refuser d'aussi désirables faveurs, ce qui me cause nécessairement une

*grande peine, je les prierais qu'il voulussent bien, leur Légion d'honneur, se la carrer dans le train, comme aussi leurs plaisirs élyséens.* [Michel Lécureur, Ibid]. »

En réalité, ce ne sont pas ses écrits ni son scénario qui lui valent l'accusation de collaboration, ce sont ses amis : Céline et **Robert Brasillach**.

### La controverse Marcel Aymé

L'écrivain a été attaqué par tous ceux qui ne supportaient pas que ses romans décrivent assez crûment la France des années quarante et celle de l'épuration, mettant sur le même pied les collaborateurs monstrueux et les revanchards sinistres, décrivant avec une exactitude désinvolte le marché noir, les dénonciations, les règlements de comptes (*Uranus, Le Chemin des écoliers*). Mais il a surtout soutenu jusqu'au bout **Robert Brasillach**, tentant de faire signer à des intellectuels de tout bord la pétition contre la peine de mort dont **Brasillach** était frappé. Albert Camus, Jean Cocteau, François Mauriac et d'autres l'ont signée. Mais **Brasillach** a été fusillé quand même, De Gaulle ayant rejeté sa grâce.

(fr.wikipedia.org/wiki/Marcel\_Aym%C3%A9)

### ● Société des Amis de Marcel Aymé

marcelayme1.free.fr/

Cahier Marcel AYMÉ n°1, déc.1982 : Lettres à Robert BRASILLACH, 9-juil.-1938 ; n°3, 1984 : Extraits de Suzanne et le taudis de BARDECHE Maurice ; n°8, Article sous «l'Occupation», *Je Suis Partout*, 10 janv.1942, 31 juil.1942, 21 août 1942, 20 nov.-1942, 26 nov. 1943 ; n°9, 1992, L'épuration et le délit d'opinion, AYMÉ, le Crapouillot n°11,

1er janv.1950 ; n°10, 1993, Le Libérateur, AYMÉ, *Défense de l'Occident*, 1er fév. 1955 ; n°12, 1996, BRASILLACH fut le romancier de la tendresse, AYMÉ, Arts 19 juin 1963, Anniversaire AYMÉ, *Cahiers des Amis de Brasillach*, fév.1965 ; n°17, 2000, Guide des sites d'écrivains.

\* \* \* \* \*

Entre problèmes récurrents avec son chauffagiste et considérations financières sur son éditeur, Camus aborde une fois de plus dans son *Journal* les sujets qui fâchent ou qui amusent... Extrait à propos du cinéma soviétique :

**Mercredi 17 mai, dix heures moins le quart. Mes réflexions d'hier sur Eisenstein sont probablement de la pire banalité car Pierre m'apprend aujourd'hui que Brasillach et Bardèche, en voyant non pas *Octobre* mais *Alexandre Nevski*, se seraient écriés beaucoup plus drôlement :**

« Ah, enfin un film fasciste ! »

Renaud Camus, *L'ISOLATION*  
*Journal* 2006, éd. FAYARD 2009

## TRIANGLE NOIR

Jeune, il habitait ma rue. Il n'y a pas sa plaque, car 1945 fut une année fatale aux écrivains mal embarqués. Brasillach fusillé en février, Drieu se suicide en mars. Manque avril. Il sera pour Maurice Sachs, liquidé par les Allemands en Allemagne. Quoique le sien fut plutôt rose, il tient sa place dans ce triangle noir de la collaboration.

Brasillach avait ouvert le feu. Ses livres ne sont pas réédités, même si les dictionnaires de la littérature affirmaient encore le contraire en 1987. En 1937 il était tombé amoureux des SS. Ensuite le journalisme lui avait tendu ses pièges, et quand il avait voulu rompre, c'était trop tard. Mais comme Drieu quitta la NRF, Brasillach quitta Je suis partout. 43 ou l'année du doute. Il n'est pas mort vraiment seul parce qu'il croyait à l'amitié. Dans la vie comme dans la politique, c'était un normalien, espèce que Drieu détestait. Mais qui ne détestait-il pas, dans cette « *France pourrie de littérature* » ? Ni Brasillach ni Drieu n'ont aimé Vichy, que Drieu trouvait pauvre et triste et dont Brasillach dénonçait les molleses à coups d'éditoriaux. Mais ils avaient un point commun, ils rougissaient facilement et n'avaient pas d'esprit de répartie. Leur courage était dans l'escalier. Brasillach aimait le monde des lettres ; à la fin de sa vie Drieu se reproche comme une horreur de l'avoir vu de près. C'était chez Gallimard dont il paya seul la collaboration. Enfin, la collaboration, n'exagérons rien : on publiait des livres. Il était bien pratique, Drieu. C'est lui qui se tapait les Allemands. On a dit à l'époque que s'il avait filé en Suisse ou en Espagne, avec les passeports du doux lieutenant Heller, l'aurait fait son entrée à l'Académie vers 1960. Ce n'est pas sûr ; il me semble que Drieu a gagné le droit de ne pas en être. Il y avait donc cette différence, entre Brasillach et Drieu, parmi tant d'autres, que Drieu s'était mis à détester l'amitié. Ce qui fait qu'il est mort solitaire, en s'écrivant : « *Tous les solitaires sont odieux.* » Avait-il cru à l'Allemagne ? Oui, mais lui, c'était en 1940. Après la défaite. Il se demandait déjà si Hitler serait à la hauteur et songeait à faire racheter *Le Figaro* par le mardi de sa maîtresse Christiane Renault. Ça lui semblait un élément essentiel du dispositif.

Brasillach et Drieu sont allés ensemble en Allemagne en octobre 1941 ; ils n'avaient pas du tout le même tailleur. Celui de Drieu s'appelait l'Europe, la rêverie, la tyrannie des femmes. Celui de Brasillach la critique, le cinéma, la compagnie des hommes.

Le premier était un intellectuel ; le deuxième un journaliste. Le troisième est un aventurier. Dans l'échelle des peines capitales prononcées contre ces écrivains fourvoyés chez les Allemands, Drieu occupe le haut, Brasillach le rayon des émotions, Maurice Sachs a l'opprobre. Car c'était un écrivain, ce que conteste le compliqué Thomas Clerc : « *Moins qu'un auteur, Sachs était une figure de style.* » Veut-il dire qu'il en avait ? A tout prendre, le biographé se lit tellement mieux que le biographe, le sujet que son juge. Sachs naît au XVIII<sup>e</sup> siècle, il meurt au XX<sup>e</sup>. A quoi servent les bibliothèques !

Dans le genre couleuvre, il a beaucoup lu ; pour le reste, il misait, vendait tous les matins sa montre sur le tapis de la vie. Le noir sortait plus souvent que le rouge. Un jour ce fut l'impasse qui n'est pas prévue sur les cases de la roulette. Sa collaboration ne fut pas sentimentale, ni visionnaire ; mais ordinaire et misérable, juste une saloperie de plus. Seulement il a écrit trois livres qui tiennent le coup : *Au temps du Bœuf sur le toit, le Sabbat et la Chasse à courre*. Pour un désœuvré, comme dit M. Clerc entre deux « incomplétude » et « arrêt sur image », Je l'ai toujours trouvé très occupé. Mais je suis bête : c'est une astuce. M. Clerc estime que Sachs n'a pas fait une œuvre. Drieu nuançait pour son propre compte : « *Qu'ai-je fait ? Une œuvre sans avenir.* » Mais qu'est-ce qu'une œuvre qui a de l'avenir ? Sauf les prophètes et Karl Marx, on n'a jamais laissé que de la musique ou des personnages ; encore est-on heureux qu'ils ne soient pas cachés par le sien.

Les Samedis de Stéphane Denis

*Le Figaro*, 5 février 2005 en la veille du 6 février 2005

*Maurice Sachs le désœuvré*, de Thomas Clerc, Allia, 152 p., 6, 10 €

## CONFERENCE DE M<sup>e</sup> HENRI LAQUAY

Jeune et brillant avocat au Barreau de Bruxelles, Me Henri Laquay a adhéré à notre association à l'occasion d'une rencontre avec le président des ARB, il y a déjà quelques années. Deux passions communes ont tout de suite réuni les deux hommes : Brasillach, bien entendu, mais également leur confrère, Jacques Isorni, que seul le second eut la chance de rencontrer à de bien rares occasions. La première fois à Genève, pour la remise du prix Brasillach, dans une salle comble de l'Hôtel Ramada ; ensuite à Ouchy, lorsque se tenait l'une ou l'autre de nos assemblées générales ; enfin, peu avant sa disparition, en compagnie d'Anne Brassié. Le regret de Me Laquay de ne n'avoir pu croiser la route du défenseur de Brasillach, s'est cependant mué en une envie d'écrire une biographie sur ce grand nom des prétoires qui avait consacré une bonne partie de son existence à la réhabilitation de la mémoire du Maréchal Pétain (Justice lui sera en partie rendue dans un Arrêt de la Cour européenne rendu après sa mort). C'est évidemment avec impatience que nous attendons le fruit de ce travail, commencé il y a quelques années. En toute logique Henri Laquay devint notre invité. D'abord en 2005 à Paris, dans le cadre des manifestations parisiennes des ARB avec les Amis de Rivarol ; puis à Stigny (Genève) l'année suivante, comme conférencier à notre Assemblée générale. Voici le compte rendu de son intervention, publiée peu après à Lausanne.

### *M<sup>e</sup> Isorni et le procès Brasillach : chronique d'une mort annoncée ?*

Brasillach aurait-il pu échapper à sa mort en 1945 ?

Le conférencier examine d'abord cette question et rappelle d'abord le climat révolutionnaire des années 44-45.

Robert Brasillach pouvait quitter la France, mais il ne l'a pas voulu ; et pourtant il savait ce que signifiait un procès. Sa mère est arrêtée.

Tout d'abord, personne ne veut le défendre. M<sup>e</sup> Isorni, pressenti, accepte. Isorni est aussi homme de lettres, mais il ne connaît pas Brasillach, il ne l'a pas lu.

Par ailleurs, on ne trouve personne non plus comme procureur.

Ce sera finalement Reboul.

Isorni fait une plaidoirie littéraire. Lui et Brasillach décident de ne pas appeler de témoins ; ceux-ci, en effet, dans le climat de terreur, se montrent souvent plus dangereux qu'utiles. Peut-on juger Brasillach avant d'avoir jugé Pétain ? La défense fait valoir ce moyen, afin de gagner du temps. La Cour décide alors que le procès Brasillach est indépendant de celui de Pétain.

Isorni attaque frontalement Reboul : Qu'avez-vous fait pendant la guerre ? Reboul a-t-il moralement le droit de requérir ? Brasillach qui, comme tout accusé, a le dernier mot, n'a rien à ajouter. On connaît la suite : sentence de mort.

Pour le recours en grâce, que tranchera la général de Gaulle, Isorni a le soutien de François Mauriac. Le recours est rejeté. Pourquoi ? diverses explications ont été avancées. L'hypothèse la plus vraisemblable, estime le conférencier, c'est que de Gaulle a voulu plaire aux communistes.

De son côté, M<sup>e</sup> Isoni s'est souvent demandé comment l'on aurait pu sauver Brasillach. Il semble bien que la seule chance aurait été de quitter la France.

Pour terminer, Henry Laquay donne lecture de la dernière et très belle lettre de Robert Brasillach, adressée à son défenseur le 6 février 1945.

*Bulletin de l'Association des Amis de Robert Brasillach* n° 112 (Case postale, CH-1211 Genève 3). Ce numéro est consacré à la polémique qui fait toujours rage en France, avec le fanatisme ressurgi des années 44-45. Au point qu'on peut se demander si, en 2006, Robert Brasillach échapperait à la condamnation de 1945... Ce numéro est un document de l'insondable imbécillité des attardés de l'épuration.

*Courrier du Continent* n° 482, juillet 2006

### ☞ Souffrir de l'air du temps...

#### *Une étude néerlandaise sur Malraux, Drieu, Nizan et Brasillach*

Un livre vient de sortir de presse aux Pays-Bas: celui de Marleen Rensen, professeur de "lettres européennes modernes" à l'Université d'Amsterdam. Il est intitulé: "Lijden aan de tijd – Franse intellectuelen in het interbellum" (= "Souffrir de l'air du temps – les intellectuels français pendant l'entre-deux-guerres"). Ce livre se vendra-t-il? Je ne sais pas. Il est la version grand public d'une thèse de doctorat portant sur la façon dont quatre écrivains français, André Malraux, Pierre Drieu la Rochelle, Paul Nizan et Robert Brasillach, affrontent leur époque dans leur oeuvre, songent au temps qui passe et en sont obsédés. Indubitablement, c'est là un bon sujet. Mais, hélas, le public potentiel me semble bien réduit aujourd'hui, qui s'intéresse encore à la littérature engagée de cette époque-là et qui, de surcroît, serait prêt à se farcir des considérations d'ordre philologique, bien difficiles à ingurgiter. Et nous sommes les premiers à le déplorer. En tout cas, l'éditeur prêt à tout, aux Pays-Bas, "Aspekt" de Soesterberg, mérite nos applaudissements pour avoir publié une fois de plus un ouvrage difficile, peu commercialisable. Il faut oser le faire.

L'analyse que propose Marleen Rensen de quatre romans d'avant-guerre, représentatifs de ce qu'elle appelle la "génération anti-Proust", est remarquable, mais je formulerais tout de même quelques critiques sur l'un ou l'autre détail de son travail. Je rassure: mes critiques ne portent pas sur le fond mais sur des détails, des points et des virgules, de petites inexactitudes que Marleen Rensen aurait pu éviter. Il est inexact d'affirmer, par exemple, que l'écrivain communiste Nizan ait d'abord été membre du "Faisceau" de Georges Valois dans les années 20. Il est tout aussi inexact d'étiqueter ce mouvement de "fascistoïde", comme le fait Marleen Rensen: c'est à coup sûr une exagération. Le terme "fascistoïde" est vague; il relève du langage pamphlétaire et non pas de la terminologie scientifique; raison pour laquelle j'évitais de l'utiliser dans une thèse. Valois entendait, faut-il le rappeler, dissoudre son mouvement dans le front des gauches vers le milieu des années 30, donc, sa milice ne peut guère être qualifiée de "fascistoïde". De surcroît, dans une thèse, elle aurait dû signaler, pour être exhaustive, le fait très révélateur que pendant l'occupation, le fondateur du "Faisceau" a été déporté par les Allemands à Bergen-Belsen à la suite de ses activités jugées subversives. Il y est décédé le 16 février 1945.

Encore une inexactitude de la même veine: le "Parti Social Français", d'inspiration chrétienne et nationaliste, placé sous la houlette du Colonel François de la Rocque, est qualifié de "fasciste" en page 95 de l'ouvrage. François Mitterrand en était un sympathisant quand il était étudiant. Cette affirmation n'est guère scientifique. Le PSF de droite catholique était certes une formation antiparlementaire mais ne s'est jamais égaré dans les eaux de l'antisémitisme comme le PPF de Jacques Doriot. François de la Rocque a subi lui aussi la déportation pour faits de résistance, d'abord vers un camp annexe de Flossenbourg, ensuite au château d'Itter qui dépendait du camp de Dachau. Je tiens à rectifier, dans les cas de Valois et de de la Rocque, car il faut veiller à ne pas coller partout, et sans discernement, l'étiquette de "fasciste".

Mais, en dépit de mon pointillisme, je ne dénigre nullement l'ensemble du travail de Marleen Rensen, constitué d'analyses hors pair de quatre romans intemporels que l'on lit aussi dans bon nombre d'universités, y compris en Flandre: "L'espoir" du "fellow traveller" André Malraux, "Le cheval de Troie" du communiste Paul Nizan, "Gilles" du fasciste Drieu la Rochelle et "Les sept couleurs" de Robert Brasillach, rédacteur en chef du journal

collaborationniste “Je suis partout”, fusillé en 1945. Ces quatre hommes se connaissaient avant la guerre. Drieu et Malraux étaient de bons amis et le restèrent en dépit de leurs divergences d’opinion fondamentales sur le plan idéologique. Drieu, tempérament narcissique, s’est suicidé en mars 1945. Malraux, personnalité mythomane, s’est converti au gaullisme et a réussi à se hisser au poste de ministre de la culture après 1958. Nizan et Brasillach avaient tous deux fréquenté la fameuse “Ecole Normale Supérieure”, comme Sartre, et écrivaient des recensions sur leurs ouvrages respectifs. Nizan est devenu communiste vers 1930 mais a quitté le parti après le pacte de non-agression germano-soviétique d’août 1939. Il est mort en combattant devant Dunkerque. Le parti l’a stigmatisé ensuite, lui a collé l’étiquette de “traître”.

Les modes d’engagement de ces hommes étaient différents, mais “Lijden aan tijd” nous montre de manière fort convaincante que les quatre écrivains se heurtaient, dans leurs oeuvres, au thème du temps, plus exactement tentaient de donner des recettes à leurs contemporains pour qu’ils sachent comment vivre (intensément) leur époque. On retrouve ce souci dans les multiples essais que nos quatre auteurs ont rédigés. Le point de départ de leurs réflexions est sans nul doute aucun la première guerre mondiale, qui apporte, explique Marleen Rensen, aux quatre écrivains une conception historique du temps, laquelle marque une différence fondamentale entre leur démarche engagée et celle, esthétique et individualiste, d’un auteur comme Marcel Proust, dont le monumental “A la recherche du temps perdu” constitue, in fine, une introspection personnelle, non chronologique, soustraite au temps social, politique et historique, bien éloigné de tout engagement social. Mais s’il peut paraître paradoxal que Proust ait été largement apprécié par les deux “fascistes” que furent Drieu et Brasillach.

Proust était déjà considéré comme “suranné” en son temps, où, effectivement, avec nos quatre auteurs, toute une génération s’est dressée: elle voulait que la littérature épouse les passions de l’histoire.

Mais Proust va gagner, conclut Rensen. “On remarquera que le roman postmoderne actuel semble revenir aux oeuvres de Proust, Mann, Gide, Joyce et Woolf, sur les plans du style et de la composition... Tandis que l’esthétique des écrivains modernistes reste de nos jours un modèle littéraire important, le style -et le style romanesque- de Brasillach, Drieu, Malraux et Nizan ne sont restés qu’un phénomène éphémère, lié à une période historique restreinte”. Pourtant, ajouterais-je, la postmodernité est, elle aussi, phénomène de mode. Le temps peut tout changer.

“Guitry”/’t Pallieterke.

(article paru dans ’t Pallieterke, Anvers, 10 juin 2009, trad. franç.: Robert Steuckers).

## ❖ Pourquoi ne pourrait-on fusiller que les imbéciles ?

Vient de paraître, aux éditions Lucien Souny, un livre sur Les Grands Procès de la Collaboration, dans lequel Roger Maudhuy consacre à un chapitre à l’auteur des Poèmes de Fresnes : « Robert Brasillach où pourquoi ne pourrait-on fusiller que les imbéciles ? » (p.81-104).

Bien qu’un effort de documentation ait été accompli, dont attestent quarante notes, et que Roger Maudhuy reconnaisse d’emblée le « talent incontestable » de l’écrivain (p.81), il n’est pas parvenu à se débarrasser de toutes sortes de lieux communs, approximations, incohérences, traficotages des textes, litotes partisans, anachronismes, niaiseries, voire affabulations, donnant ainsi un assez bon résumé des idées reçues sur Brasillach :

- si Roger Maudhuy admet que Brasillach n’était pas vénal, c’est pour le distinguer de Béraud, qui « s’était enrichi durant l’Occupation » (p.86), alors que ce dernier n’eut aucun contact avec



les Allemands (sinon par l'intermédiaire de ceux qui pillèrent sa maison) et que son enrichissement fut continu des années vingt aux années quarante, grâce à son double Goncourt, à sa renommée et au grand succès de ses romans, reportages et pamphlets ;

- il insiste sur l'édulcoration des écrits de Brasillach par Bardèche dans les Œuvres complètes alors qu'une phrase qu'il qualifie de « terrible » (p.97) s'y trouve bien ;

- cette fameuse phrase est bien entendu tronquée, comme d'habitude, l'indication d'une coupure ne la rendant guère plus honnête : « se séparer des Juifs en bloc et [...] ne pas garder de petits » ;

- la libération de Brasillach en 1941 par les Allemands est expliquée par la volonté que les Nazis auraient eu de le voir se mettre à leur service, à l'exclusion de toutes autres raisons (or, il y en a !) ;

- il juge les romans de Brasillach d' « une sentimentalité mièvre à pleurer » (p.93) et cite une critique de la Nouvelle Revue française (n°233, 1933) parlant d' « ineffables naïvetés », pour mieux nous asséner un peu plus loin les siennes propres : « Aucun homme n'est entièrement mauvais » (p.98) ;

- « C'est par un ami que Brasillach apprend qu'à Sens on a arrêté sa mère. Elle est en prison, parce qu'elle est la mère d'un collabo. Bardèche et sa femme, la sœur de Brasillach, sont aussi emprisonnés. Ce n'est pas très juste, mais c'est ainsi » (p.98) ; on ne peut dire moins ! (au moins Roger Maudhuy ne nous gratifie-t-il pas de l'admirable « les Miliciens avaient fait pire » de Jean-Jacques Brochier) ;

- autant Roger Maudhuy se montre extrêmement scrupuleux pour déclarer nulle et non avenue toute hypothèse historique ne lui convenant pas, sous prétexte qu'elles ne reposent pas sur des preuves certaines (par exemple à propos d'une photo de Brasillach qui aurait figuré dans le dossier d'instruction et qui aurait dissuadé De Gaulle de le gracier ou à propos de la volonté de l'URSS et des ses collabos français de faire payer à Brasillach son reportage sur Katyn), autant il se répand en large et en travers sur l'homosexualité supposée de Brasillach, en la considérant comme certaine (« tout indique que Brasillach est un homosexuel », p.90), alors qu'il admet plus loin qu'aucune preuve ne peut étayer sa reprise de tous les ragots circulant à ce sujet - contradiction dont il ne parvient à se sortir qu'au moyen de la thèse psychanalytique à deux balles du refoulement (« un homosexuel - honteux, refoulé et donc d'autant plus dangereux et mal dans sa peau ») ;

- « [...] il a choisi de se cacher dans Paris. La mort de Bremer continue de le hanter » (p.98) ; sans commentaire...

À tout le moins l'auteur a-t-il la courtoisie de remercier (p.375) « l'Association des Amis de Robert Brasillach, qui [lui] a transmis un fort dossier de coupures de presse dans lequel ils ont eu le fair-play de mettre aussi les articles défavorables à l'écrivain ».

Mais, soit dit en passant, cela va à l'encontre de la « campagne de réhabilitation » que Roger Maudhuy croit déceler « aujourd'hui », sans donner l'amorce du début d'un fait pouvant corroborer cette affirmation. Les ARB existent depuis soixante ans et, fussent-ils demeurés à peu près les seuls à encourager une meilleure connaissance de l'œuvre de Brasillach, ils ne se priveront pas de persévérer !

Manuel Heu

*Oui, Robert Brasillach était un mystique de la fraternité. Avant les livres, il y avait les camarades, et du reste les livres eux-mêmes, ceux auxquels il s'attachait, n'étaient-ils pas aussi des camarades ? Mais son amitié présentait toujours un côté poétique, et elle s'identifiait à l'amitiés du monde.*

Pol Vandromme, *Robert Brasillach*

## 🏰 *Vichy 1940-1944*

### *Organisations et mouvements*

Deux semaines après l'armistice du 25 juin qui entérine la défaite française, la Chambre des députés et le Sénat, sur proposition de révision de la Constitution, accordent les pleins pouvoirs au Maréchal Pétain, alors président du Conseil.

Sur 649 suffrages exprimés, seuls 57 députés et 23 sénateurs votent « non », 20 autres parlementaires s'abstenant ; c'est donc appuyé avec une écrasante majorité que le vieux Maréchal déclare : « *C'est à un redressement intellectuel et moral que d'abord, je vous convie* ».

La France est désormais divisée en une zone occupée (trois cinquièmes du territoire), sous domination allemande, et une zone libre, contrôlée par le régime de Vichy.

Voilà pour l'Histoire officielle qui ouvre l'ère de la Collaboration. Si nos lecteurs savent à quel point la lecture de cette dernière est infiniment plus complexe qu'on veut bien l'écrire aujourd'hui, rappelons que les mouvements qui en sont issus se sont parfois imposés, non pas grâce, mais sous le regard méfiant des forces d'occupation qui ne maîtrisaient pas toujours ces « alliés » turbulents. Pierre Philippe Lambert et Gérard Le Marec se livrent pour la première fois à une recension de ces dizaines d'organisations, milices et mouvements qui rassembleront environ un million de personnes, décrivant leur importance, but, uniformes, insignes et spécificités. Une somme en tous points remarquable à laquelle il manque malheureusement un index des noms en fin de volume pour se repérer dans ce labyrinthe d'informations. Certaines personnalités citées, comme Marc Augier, ont en effet participé à plusieurs expériences ; mais si les auteurs rappellent que le fondateur des auberges de la jeunesse se fera connaître comme écrivain après guerre, ils oublient de souligner que ce sera sous le pseudonyme de Saint Loup...

\*\*\*

### Lettre de Sveltana Pitoëff, fille de Ludmilla, à Me Jacques Isorni, avocat de Robert Brasillach, alors interné à Fresnes

« *Maître,*

*la condamnation de Robert Brasillach me bouleverse. Mes parents et lui étaient de grands amis ; moi-même je le connais depuis longtemps. De tout ce qui a été dit sur mes parents, c'est ce qu'il a écrit, lui, qui m'est le plus précieux et, en apprenant sa conduite au procès, j'ai senti que je ne pourrais supporter l'idée de ne pas lui faire savoir mon émotion. Lui écrire ? C'est impossible. Et que dire, et comment le dire ? C'est pourquoi je m'adresse à vous. Vous seul saurez, et mieux que personne, trouver les mots qui ne blesseront pas inutilement. Si vous le pouvez, dites-lui seulement mon nom, que je pense à lui, et que je voudrais, une seconde, qu'il sente que je suis avec lui. Sa politique n'a jamais été la mienne. Mais c'est à présent que je sens combien peu cela importe en regard de ce qu'il a prouvé : la dignité humaine, le courage des responsabilités, la hauteur. Pardonnez cette lettre maladroite. J'ai de la difficulté à trouver les mots qu'il faut dans une circonstance aussi tragique. »*

Cité in *Robert Brasillach* par Pol Vandromme

## UNE BIOGRAPHIE DE RALPH SOUPAULT

### **Ralph Soupault, dessinateur de l'extrême**

*Portrait d'un caricaturiste vendéen, entre talent et totalitarisme. Ralph Soupault (1904-1962), né aux Sables d'Olonne (à la Chaume plus précisément), était un dessinateur engagé et un personnage ambivalent. Fils d'un enseignant de gauche, il suivra dans un premier temps la voie de celui-ci. Son premier dessin sera publié dans L'Humanité en 1921. Mais son incorporation (en novembre 1924) transformera ses convictions pour le conduire petit à petit à adhérer aux idées d'extrême droite. Il deviendra alors un propagandiste zélé au service de cette idéologie. 16 pages couleur regroupant ses caricatures les plus célèbres et un texte précis retracent son parcours artistique et politique. Le destin hors norme d'un artiste méconnu dans cette biographie précise et richement documentée (études historiques du personnage mais aussi textes et articles d'époque).*

Note de l'éditeur

Emmanuel Coloyanni, Ed. Geste, 2009, éd. brochée, 337 p., 9 € ; commande aux ARB)

Enfin l'ouvrage que nous espérions sur l'un des plus talentueux caricaturistes de presse de son époque, collaborateur notamment de *Je suis partout* aux côtés de son futur compagnon de route Brasillach ? Pas si l'on considère la démarche par trop entendue de l'auteur, admirateur honteux d'un Soupault doté d'un don indéniable, mais dont il convenait par des formules à l'emporte-pièce de dénoncer les engagements politiques; ce faisant, Coloyanni multiplie tant les clichés que les lieux communs sur « les heures les plus sombres de notre Histoire » et fait l'économie d'une approche plus impartiale du sujet abordé. On ne pardonne apparemment pas à Soupault son amitié pour le poète de Fresnes, « symbole de la contribution intellectuelle française apportée aux nazis » et à peine moins celle avec l'écrivain maudit du *Voyage*. S'agissant de Brasillach, le renvoi peu critique à la biographie d'Alice Kaplan fleure bon la facilité, sinon une désormais récurrente paresse journalistique. Mais l'essai garde un intérêt certain pour bien d'autres raisons. D'abord par la richesse et l'originalité de ses sources, parmi lesquelles il faut citer un entretien avec Hélène Soupault, veuve du dessinateur, et surtout les nombreux éléments tirés du dossier d'instruction de la procédure engagée contre Soupault pour intelligence avec l'ennemi, soit pour l'essentiel : l'audition de Soupault par les Renseignements généraux au printemps 1946 et de Louis Beau un peu plus tard, le rapport de la police judiciaire de 1944, les procès-verbaux d'audition par devant le juge d'instruction Maurice, le mémoire en défense du dessinateur avant son procès, le réquisitoire du commissaire du gouvernement, la correspondance du Parquet, le pourvoi en cassation puis le recours en grâce daté du 31 mai 1947. *In fine* par les rapports du caricaturiste avec Brasillach ainsi qu'au sein de la rédaction de *Je suis partout*.

C'est en 1930 que Soupault débutera sa collaboration à *Comoedia*, revue créée en 1906, spécialisée dans le domaine des arts, de la littérature et du spectacle. Disparue en 1936, elle fera un retour remarqué en juin 41, avec l'assentiment des Allemands et les signatures de Marcel Aymé, Jean Giono, Montherlant, Cocteau, Colette ou encore Brasillach ; mais sans les dessins de Soupault. En revanche, celui-ci apportera son talent, dès avant-guerre, à l'hebdomadaire Gringoire aux côtés de Brasillach, Georges Suarez ou Philippe Henriot ; au plus fort de sa diffusion, le journal tirera à 400'000 exemplaires. A la direction de *Je suis partout*, le dessinateur siégera en compagnie de Charles Lesca, patron du journal, Claude Jantet, directeur du *Petit parisien*, Alain Laubreau, spécialiste du théâtre, Georges Blond, Pierre-Antoine Cousteau, Lucien Rebatet et Robert Brasillach qui retrouve son poste de rédacteur en chef à son retour de captivité. Le déchirement au sein de l'équipe arrive, on le sait, en novembre 1942 ; et Brasillach, dont les sentiments sont partagés, sera suivi par Blond et Poulain. « Mais Robert Brasillach, qui a d'ores et déjà tiré un trait sur la révolution

*nationale tout en conservant un profond respect pour son promoteur, rêve d'un fascisme à la française, dont la mise en application, il le sait, s'annonce extrêmement difficile tant la mainmise de l'occupant sur tous les leviers de la société est considérable. (...) »*

*« Aussi Robert Brasillach est-il partisan de mettre la pédale douce, de dépolitiser Je suis partout afin de gagner en autonomie. C'est le sens du message qu'il tente de faire passer, sachant pertinemment qu'il va s'attirer les foudres de certains de ses collègues. « Sur le plan de la politique intérieure, Robert Brasillach adopte la même position que Charles Maurras, l'attentisme, développe Pascal Louvrier. Cependant, il ne renonce pas pour autant à la collaboration avec l'Allemagne, car une certitude demeure : seules les armées du Troisième Reich peuvent sauver l'Europe du péril bolchévique ». (...) »*

*« Face à Robert Brasillach, les tenants de l'orthodoxie éditoriale veillent au grain. La réplique est proportionnelle à l'attaque. Ralph Soupault a participé aux débats qui ont enflammé Je suis partout à cette époque. Son jugement est sans appel. Robert Brasillach, dit-il, « manifeste [...] le désir d'engager le journal sur une sorte de voie de garage, ce à quoi la majorité d'entre nous s'opposa violemment ». Fin du premier acte. »*

S'ensuivent des détails sur les heurts au sein de la rédaction de *JSP*, Brasillach réclamant que « l'on cessât d'écrire des sottises », selon sa propre expression, et que le journal prenne une orientation littéraire ; il préconise la suppression des « rubriques politiques et militaires » et leur remplacement par des sujets consacrés à la littérature et aux beaux-arts. La formule était prête, mais Brasillach fut mis en minorité. Les jeux étaient faits et plus rien ne le retient alors à *JSP* qui publie son ultime article le 27 août ; la mention « Rédacteur en chef » qui accompagnait son nom avait disparu depuis deux numéros déjà. Soupault fait partie des « ultras » qui s'accroche avec Lesca, Rebatet et PAC qui remplace Brasillach à la tête de la rédaction ; celui-ci se retirera avec les deux autres fondateurs, Georges Blond et Henri Poulain. Avec l'emprisonnement du Duce, « c'était le fascisme qui mourrait et qu'au-delà c'était la raison d'être de tous les journalistes de *JSP* qui disparaissait » lancera Brasillach ; la suite culminera le 15 janvier 44 avec la fameuse soirée sur le thème : « nous ne sommes pas des dégonflés », où l'on égratigne Brasillach, mais seul celui-ci affrontera le poteau d'exécution un an plus tard. Recherché et réfugié en Italie du Nord après la fin des hostilités, Soupault pensera à celui pour qui il avait tant d'amitié, avant de se rendre et d'être jugé à son tour. Certains lui prédisaient un destin à la Brasillach, mais en ce 31 janvier 1947, le temps n'était plus aux exécutions...

Soupault assumera pleinement ses responsabilités dans la radicalisation de *Je suis partout*, mais vivra très mal cette crise dont pâtira son affection pour Brasillach. Son épouse se souvient : « Je crois que mon mari avait une grande amitié pour Brasillach, mais je ne suis pas sûre de la réciproque (...). Ralph avait beaucoup d'admiration pour son œuvre littéraire, pour le personnage aussi. (...) Au moment de la brouille de Robert Brasillach avec l'équipe de *Je suis partout*, mon mari a été complètement effondré. J'ai dû le soutenir. Un jour, il était allé à une réunion pendant que j'attendais dans les jardins des Tuileries. La réunion avait mal tourné. Ralph s'en était mêlé. Brasillach lui avait dit : « Toi, tu ne comprends rien à la politique ! » Cette réflexion l'avait blessé. »

On ne pourra en revanche que relever le parti pris de Coloyanni lorsque, commentant le « trésor de guerre » amassé par Lesca à *JSP*, il décrit un Brasillach revendicatif se battant pour obtenir « sa part du magot sur le champ ». On lira les précisions dans la biographie consacrée à Soupault, mais s'il est un point sur lequel les spécialistes de Brasillach se mettent généralement d'accord, c'est le désintéressement dont celui-ci fit preuve dans son combat et ses intentions.

De sa cellule à Fresnes, Soupault voyait, comme Brasillach, la tour Eiffel ; il nous laisse, reproduits dans cette biographie, quelques dessins du quartier des condamnés à mort et des inédits, trop peu nombreux, hélas.

ARB/PJ

## Ralph Soupault

Ralph Soupault (1904-1962) fut l'un des plus grands dessinateurs de presse de son époque et si, à l'inverse de quelques autres, il est tombé dans l'oubli, c'est qu'il traîne toujours la réputation sulfureuse que lui valurent ses engagements politiques. L'essai que lui consacre Emmanuel Caloyanni, *Ralph Soupault, dessinateur de l'extrême*, suit le parcours de ce Vendéen, issu d'une famille d'instituteurs de gauche. Un itinéraire qui, via le PPF de Jacques Doriot, le conduira à la collaboration la plus radicale. Engagement assumé jusqu'au bout, avec un indéniable courage.

Circonstance aggravante, un talent de caricaturiste qui en faisait, pour ses nombreux détracteurs, une cible de choix. Il connut comme il se doit les geôles de l'épuration, parvint à sauver sa tête. Comme Lucien Rebatet dont l'auteur brosse un portrait peu flatteur lorsqu'il narre la fuite des collaborateurs vers l'Allemagne, en août 1944. De même se garde-t-il d'en faire un héros. Il prend même quelques distances avec un dessinateur prolix, fort demandé si l'on en juge par le nombre de journaux et revues qui le publièrent, depuis *L'Humanité* jusqu'à *Rivarol*, en passant par *Le Charivari*, *L'Insurgé* de Thierry Maulnier, *Je suis partout*, *Gringoire*, *L'Action française*, *Le Cri du peuple*, entre bien d'autres plus ou moins engagés politiquement. Il y signe souvent « Rio ». La question épineuse (sinon centrale) de l'antisémitisme n'est pas éludée, mais l'essayiste la traite avec toute la distance de mise. Soupault navigue sur « *les marécages de l'extrême droite* », se laisse entraîner par ce « *tourbillon nauséabond* ». Son engagement antisémite, plutôt tardif, ne commence qu'à la veille de la guerre avec les caricatures publiées par *Gringoire* et *Candide*. En revanche, son anticommunisme est viscéral. Tare sans doute plus avouable.

P.-L. MOUDENC, *RIVAROL* n°2915, 24.07.09

## Soupault, personnage de Céline

**Le dessinateur étant lui-même portraituré dans deux versions primitives de *Féerie pour une autre fois*, il a droit à une entrée dans l'indispensable *Dictionnaire des personnages...* de Gaël Richard (Du Lérot, 2008). Extrait de la notice le concernant.**

« (...) Habitant Montmartre, il prit en charge la 18<sup>e</sup> section parisienne du P.P.F. en mai 1943, et intervint en janvier 1944 au grand meeting de la salle Wagram ; il parvint enfin au secrétariat de Paris-Ville en mai 1944, mais faillit se faire lyncher le 14 juillet en menaçant la foule : il montra à plusieurs reprises qu'il avait la gâchette facile, fut désarmé par la police, emmené au commissariat, puis libéré sur l'intervention de Victor Barthélemy, secrétaire général du Parti. Il publia la même année un choix de 100 dessins parus pendant l'Occupation, *Ils sont partout*, préfacé par Lucien Rebatet. Réfugié peu après en Allemagne, où il participa à la rédaction du *Petit Parisien*, il fut arrêté en mars 1946 en Italie et condamné par la Cour de justice de la Seine le 31 janvier 1947 à 15 ans de travaux forcés. Libéré pour raison de santé le 21 novembre 1950, il créa des livres pour enfants et donna des dessins jusqu'en 1953 pour *Rivarol*, *Le Matin*, *Le constructeur du Nord et de l'Est* sous le pseudonyme de Léo. Il se convertit, décora l'église de Tourettes-sur-Loup et mourut à Cauteret (Basses Pyrénées) le 12 août 1962 [et non à Baudreix le 1<sup>er</sup> septembre 1965, comme l'indique erronément Gaël Richard].

Céline connut le militant du P.P.F. avant guerre, et lui adressa un exemplaire dédicacé de *L'École des cadavres*. Dans les versions primitives A et B de *Féerie*, Céline décrit son ami sous les traits d'un homme d'action, décidé à se battre, surarmé et excité : « *c'est un arsenal sa poitrine, des baudriers qui s'entrecroisent, un couteau encore... des chargeurs et pleins de grenades dans ses poches, des vraies besaces que ça lui fait...* » L'inquiétant Ralph escorte la bande de Montmartre dans ses pérégrinations à travers la Butte, tire en l'air pour disperser la foule, et se veut le dernier rempart des Vichyssois contre les Ricains... ».

Le livre d'Emmanuel Caloyanni est précieux car il fourmille de renseignements inédits. À ce jour, il n'a pas suscité un grand écho dans la presse. Exception notable : *Rivarol* auquel Soupault collabora de 1953 à 1962. Dans sa chronique du 24 juillet dernier, P.-L. Moudenc, dont nous reprenons la présentation (...), note que « l'ouvrage, bien que consciencieux sur le plan de la recherche documentaire, ne se signale pas par son style, souvent laborieux. En outre, on sent l'auteur parfois mal à l'aise, soucieux de marquer son désaccord avec les prises de position du réprouvé. À tout le moins, de prendre ses distances. Tant il est vrai qu'en choisissant un sujet aussi scabreux, on prend le risque de déclencher les foudres du Politiquement Correct ».

On déplorera aussi les fautes dans deux patronymes, et non des moindres : Alain Laubreaux [et non Laubreau], qui était le critique dramatique de *Je suis Partout*, et... Louis Destouches [et non Destouche].

Sur Ralph Soupault, il faut lire aussi l'ouvrage de Christian Delporte, *Les crayons de la propagande. Dessinateurs de dessin politique sous l'Occupation* (CNRS Éditions, 1993) : sous le titre « Ralph Soupault, itinéraire d'un fasciste », il lui consacre tout un chapitre (pp. 76-83). Telle est sa conclusion : « À la Libération, Soupault apparaissait un peu comme le symbole de la propagande collaborationniste. Jean Quéval n'écrivait-il pas : "[...] la satire de Soupault est un appel à la haine et au sang [...]. Mes contemporains n'ont pas leurs yeux dans leurs poches, et les charges outrancières du caricaturiste ne sollicitent aucun pardon." À aucun moment de son procès Soupault ne s'efforça de minimiser son engagement politique. Bien au contraire, il chercha à le justifier comme un devoir patriotique. Il déclara notamment : "J'aurais pu aisément abandonner le dessin politique pour me livrer au dessin pur, et exécuter des travaux beaucoup moins périlleux et difficiles d'illustration. [...] Bien que les profits que j'eusse pu en retirer fussent environ 4 fois supérieurs à ceux que m'assuraient mes collaborations aux journaux politiques, je préférerais continuer celles-ci parce que je considérais que je n'avais pas le droit d'abandonner ce que j'estimais comme mon devoir." ».

On peut aussi se reporter au livre de Philippe Colombani, *Notre siècle en caricature* (Éditions Atlas, 1981) qui reproduit de nombreux dessins (dont certains en couleurs) de Ralph Soupault parus avant-guerre et pendant l'Occupation.

Voir aussi sur internet l'étude de Jean-Claude Vimont, « Le caricaturiste enfermé. L'histoire de la justice en France et les représentations iconographiques ».

Dans sa correspondance d'exil, Céline cite parfois le dessinateur montmartrois. Ainsi, dans cette lettre du 15 novembre 1950 à Robert Le Vigan : « À propos Ralph est sorti de cabane. Il nous fait ses amitiés. Il était miraculé du Doriot ! Con mais valable ! Il doit être vachement assagi ! ». À plusieurs de ses correspondants, il rappelle qu'il refusa à Soupault une préface pour un livre de Brillat-Savarin – *La Physiologie du goût* paru en 1942 – illustré par lui. Voir, par exemple, cette lettre de la même année à Jean-Gabriel Daragnès : « Il m'a demandé une préface pour son "Brillat-Savarin" – que je lui refusai. Je jugeais Soupault complètement fou et le lui ai dit bien souvent ».

Marc Laudelout, à paraître in *Le Bulletin célinien*

## @ Soupault sur le net

●Ralph Soupault, né en 1904 aux Sables-d'Olonne et mort en 1962 à Cauterets, est un dessinateur français.

Soupault fut nourri à la fois de l'histoire de la contre-révolution vendéenne, et d'idées socialistes et laïques (par son père, instituteur). Boursier au lycée Condorcet, il appartint au « Groupement universitaire des "amis du Populaire" ».

Après des études aux Arts Déco. et aux Beaux-Arts, il publia son premier dessin dans *L'Humanité* en 1921 avant de collaborer au *Journal du Peuple*, aux *Hommes du Jour*, au *Petit Parisien*, etc.

En 1924, il revint de son service militaire farouchement nationaliste et se rapprocha des maurrassiens (*Courrier royal*, *L'Action Française*, *Le Charivari*). Conjointement, il continua de collaborer à *Gringoire*, *Le Rire...*

À la suite de la réélection comme député de la Seine en 1936 de Jacques Doriot, dissident du parti communiste, et fondateur du Parti populaire français (PPF), de tendance fasciste, Soupault rallia ce mouvement. Il fut le dessinateur vedette de *Je suis partout*. Condamné en 1945 pour "intelligence avec l'ennemi", il devint, après sa libération, dessinateur à l'hebdomadaire *Rivarol*, sous le pseudonyme de Leno.

Source : Christian Delporte, *Les Crayons de la propagande*, CNRS éditions.

● Je crois que le pseudonyme de Soupault après la guerre était "Rio". Il a en particulier publié sous ce pseudo un livre intitulé "Fresnes" sous titré "Reportage d'un témoin" qui est constitué de 37 croquis de la vie quotidienne des ex-collaborateurs incarcérés à Fresnes après la libération. (Soupault Ralph, *Fresnes*, Edition de la Couronne, 1947, 83 p.)

● Né à La Chaume, Ralph Soupault a été le dessinateur et caricaturiste le plus en vue pendant la Collaboration.

Drôle de coco, ce Ralph Soupault, natif de la Chaume, quartier populaire des Sables-d'Olonne. Fils d'un instituteur laïc, socialiste de coeur dans sa jeunesse, il a fini aux travaux forcés pour ses dessins collaborationnistes. C'est justement ce parcours chaotique, tout en contradictions, en rencontres, qui a séduit Emmanuel Caloyanni, l'auteur de *Ralph Soupault, dessinateur de l'extrême* : « Il est parti avec des idées de gauche pour finir à l'extrême-droite, à l'image d'une époque ambiguë, complexe qui a vu des gens comme Laval ou Doriot dériver de la même façon », explique l'ancien directeur départemental de Vendée-matin, actuellement rédacteur-en-chef adjoint au *Courrier de l'Ouest*.

Se positionnant en journaliste, pas en historien (il a déjà écrit un livre sur Couzinet), E. Caloyanni a été fasciné par ce personnage « complexe, influençable au plus haut point, mais qui n'a jamais renié son positionnement à l'extrême-droite, même après avoir été condamné à 15 ans de travaux forcés après-guerre ».

Un grand talent au service d'idées ignobles

Le gâchis est d'autant plus grand que Ralph Soupault a un talent fou. Pendant la guerre, monté à Paris, à Montmartre, proche de **Brasillac** [sic] et de Céline, il a ses entrées dans le tout-Paris. Il collabore à « *Gringoire* », se commet dans « **Je suis partout** ». Ses caricatures antisémites, anti-Résistance, lui valent une notoriété considérable dans les milieux collaborationnistes. Il est sous l'aile de Jacques Doriot. Celui qui l'a amené aux idées nationalistes et pire encore.

Que penser de sa « fidélité » à sa famille d'adoption, une fois passé le temps de la prison (de 1947 à 1952), une fois déchu de ses droits civiques ? « Il faut lui reconnaître une forme de courage car il a bien été un des rares à ne pas avoir cherché des faux-fuyants à la Libération », lui accorde Emmanuel Caloyanni. Lequel croque le bonhomme d'une formule qui résume tout : « Un coup de plume génial au service d'une cause abominable ».

Marc LAMBRECHTS.

## J.B. BIAGGI, homme d'action et patriote

Encore un fidèle de la première heure qui nous quitte. Ceux qui ont eu la chance de connaître ce truculent personnage que fut Me Biaggi en gardent un souvenir impérissable. La première et, hélas, dernière rencontre du soussigné avec son illustre confrère remonte à une quinzaine d'années ; l'occasion d'apprendre que loin de se contenter d'un rôle passif, il fut un infatigable recruteur qui, lors des premières décennies des ARB, gagna près de deux cent adhérents à notre cause. En attendant de pouvoir lui rendre hommage, nous reproduisons ci-après celui que vient de lui rendre notre confrère *Rivarol*. (ARB)

Né en 1918 et décédé le 21 juillet dans sa maison familiale de Terre Rosse, village de Cagnano (dont il fut maire en 1965 à 1983), Jean-Baptiste Biaggi, « Bat » pour ses intimes, est tellement célèbre dans nos milieux qu'il méritait une longue biographie. Résumons-la.

Avant 1939 étudiant à la Fac de Droit de Paris, il fut un militant d'Action française et par la suite resta fidèle à la personne et aux idées de Charles Maurras. Engagé en 1938, il participa à la guerre de 1940 où il fut blessé. Guéri, il fut l'un des fondateurs du réseau Orion où il fit du renseignement, « *une activité plus utile qu'un petit meurtre à la sortie du métro parisien. Ça ne provoque pas de représailles sur la population* », confia-t-il plus tard. En 1943, dénoncé, arrêté, emprisonné, il fut déporté vers l'Allemagne en mars 44, mais réussit à s'évader du train le transportant. Il reprit le combat dans les rangs du 1<sup>er</sup> Commando de France et fut blessé si grièvement en Alsace qu'il en subit les séquelles toute sa vie. Ensuite inscrit au Barreau, pas résistancialiste mais partisan de l'amnistie, Biaggi soutint l'association des Amis de Robert Brasillach.

A partir de 1947, faisant partie de ces gaullistes de choc prêts à tout pour ramener au pouvoir le général, il milita au RPF, ce qu'il regretta amèrement ensuite. Partisan de l'Algérie française, il gagna Alger début février 1956 et fut pour beaucoup dans la préparation du 6 Février contre Guy Mollet. Il fonda ensuite le très activiste Parti Patriote Révolutionnaire. Sans participer à l'attentat du bazooka contre Raoul Salan à Alger en 1957, il en connaissait pas mal d'acteurs et fut dans l'été 1958 le défenseur, devant un tribunal militaire, de Philippe Castille, qui avait tiré sur le général. Il savait sans doute bien des secrets sur cette mystérieuse affaire. De Gaulle revenu au pouvoir, il se lança dans la politique électorale. Élu député UNR de Paris en 1958, il démissionna quand il se rendit compte du virage gaulliste, et rejoignit le groupe composé des députés élus en Algérie « Unité de la République ». Présent à Alger lors de la semaine des Barricades (janvier 1960) il fut incarcéré quelques jours. En tant qu'avocat, il fut présent et actif aux grands procès de l'Algérie française (Salan, Bastien-Thiry, Argoud). Il ne fut pas réélu en 1962 mais devint l'un des ténors de l'opposition nationale antigauilliste et anticommuniste. En 1965 il fut au côté de Tixier-Vignancour et dès 1974 soutint la candidature présidentielle de Le Pen. Membre du Front National, il appartient à son comité central et fut candidat à de nombreuses élections. Il fut, et resta un ami fidèle de Jean-Marie Le Pen qui le recevait souvent à Rueil-Malmaison. Militant infatigable, J.-B. Biaggi soutint très activement Bruno Gollnisch victime d'une persécution politico judiciaire. Corse intransigeant, il s'opposa aux indépendantistes et échappa de justesse au mitraillage de sa voiture. Déjà titulaire de nombreuses décorations (gagnées au combat), il fut fait en 2003 commandeur de la Légion d'Honneur.

Ses obsèques se sont déroulées le 1<sup>er</sup> août dans l'église Saint-Fructueux de Cagnano. RIVAROL salue en lui l'homme d'action, le combattant, le patriote, le chrétien, le Français. A Dieu, « Bat ».

R., *RIVAROL* n°2917, 4 septembre 1998



## In memoriam : Jean-Claude FONTANET (1925 – 2009)

Né le 16 février 1925, l'écrivain cher au cœur des Genevois Jean-Claude Fontanet nous quittait le 15 juillet ; nous étions alors sur le point de boucler notre précédent numéro. Nous avons rassemblé, un peu à la hâte je l'avoue, quelques textes en composant cette livraison. Beaucoup se souviennent de Noël, père autoritaire et caricaturiste talentueux de l'entre-deux guerres qui mettra notamment sa plume au trait puissant et impitoyable au service du *Pilori* de Georges Oltramare, mais également, plus tard, à celui du défunt parti Vigilance, de la Compagnie 1602 et jusqu'au parti Libéral, bien éloigné de ce qu'il est devenu depuis. Père et fils comptèrent parmi les premiers défenseurs de la mémoire de Brasillach aux côtés de Pierre Favre et Jean-Claude Fontanet dirigea durant une quinzaine d'années nos *Cahiers*. Etudiant aux Beaux-arts puis à l'Université de Genève, Fontanet fut frappé très tôt par la maladie qu'il dut combattre sa vie durant. Du Collège Calvin il nous laisse des souvenirs romancés dans *La mascogne* ; ceux qui ont, comme votre serviteur, arpenté les murs de cette honorable institution y retrouveront bien des images qui ont résisté à l'épreuve du temps. Son existence, Fontanet la consacra à l'écriture au travers de nombreux romans et essais où perce en permanence un ton tragique et tourmenté qui rappelle le désespoir inspiré d'un Cioran. Marianne Ghirelli lui consacra un ouvrage dans lequel elle explique :

*« De surcroît, la fidélité aux idéaux du père avait orienté, comme on l'a vu, son « engagement politique », et dicté le choix de ses premières lectures, encore peu nombreuses, le jeune homme se passionnant alors surtout pour le sport. Le collégien avait ainsi découvert Charles Maurras, de son propre aveu sans y comprendre grand-chose, ainsi que Jacques Bainville et Gonzague de Reynold. Plus tard, ce sera l'œuvre de Robert Brasillach qui le touchera profondément. Si, aujourd'hui, le riche talent de ce malheureux écrivain n'est plus contesté et si d'aucuns considèrent son exécution comme un assassinat légal, beaucoup de gens cependant continuent de le maudire, de même que ceux qui défendent sa cause. La fidélité à l'esprit du père ainsi que son sens du devoir pousseront Fontanet à consacrer de nombreuses années à la mémoire de Brasillach, en tant que rédacteur en chef des Cahiers des Amis de Robert Brasillach, ce qui sera cause d'animosité et de calomnies sans nombre, en plus des attaques personnelles émanant de ceux qui mettaient les idées politiques du père sur le compte du fils, cet engagement en faveur de l'œuvre d'un aîné se révélera finalement, pour Fontanet, nuisible à la reconnaissance de la sienne, propre. » (Jean Claude Fontanet ou qui perd gagne, éd. Zoé)*

Pour le soussigné, Jean-Claude Fontanet est d'abord l'histoire d'un rendez-vous manqué. Au fil des années, et pour des raisons de santé de notre ARB, cette rencontre que j'ai sollicitée plusieurs fois fut régulièrement repoussée, jusqu'à ce 16 juillet dernier où un appel de son fils, qui perpétue sa mémoire dans l'association, m'apprenait le décès de celui que je n'aurai croisé qu'au travers de son œuvre et de nos publications. A la peine que j'ai ressentie ce jour-là, vient se greffer le regret de cet instant désormais impossible. Que nos ARB et sa famille reçoivent ce modeste hommage.

PJ/ARB

\* \* \*

Jean-Claude Fontanet est né à Genève en 1925. Il a rarement quitté son pays, préférant les « voyages intérieurs ». Une dizaine de romans publiés, parmi lesquels *Mater dolorosa* et *l'Espoir du monde*, six petits-enfants, et pour religion la musique.

### Bibliographie

*Qui perd gagne*, Ed. de la Baconnière, 1959

*La mascogne, ou, Le péché mignon du collégien*, Ed. de la Baconnière, (1962) 1963

*Tu es le père*, Ed. de la Baconnière, 1965  
*La montagne*, Ed. de La Table Ronde, 1970  
*Mater dolorosa*, Editions L'Age d'Homme, 1970  
*Les Panneaux*, Editions de la Baconnière, cop. 1978  
*Printemps de Beauté*, Editions L'Age d'Homme, 1983  
*Mater dolorosa* ; suivi de, *L'écrivain* ; et, *Printemps de beauté*, préf. de Jean Vuilleumier, Editions L'Age d'homme, 1987  
*L'Ecrivain*, Editions L'Age d'Homme, 1987  
*L'Espoir du monde*, L'Age d'Homme, Lausanne, 1989  
*La revanche de Monsieur Pélichet* : nouvelles, J.-C. Fontanet, 1997  
*Afin que tu me gardes...* : pages de journal, 1997, J.-C. Fontanet, 2000  
*L'Effritement*, (Ed. la Baconnière, 1975) Ed. L'Age d'Homme, 2000

### Traductions

Wohnräume modern und rustikal, Übers. von Lothar Bloss, De May, 1962  
 Wie Schwärme von Raubvögeln : drei Erzählungen, aus dem Franz. von Antia Nebel-Schürch, Benziger, 1988

[www.culturactif.ch/ecrivains/fontanet.htm](http://www.culturactif.ch/ecrivains/fontanet.htm)

### 📖 Dictionnaire historique de la Suisse (DHS). Fontanet, Jean-Claude

naissance 16.2.1925 à Genève, cath., de Thônex. Fils de Noël (-> 3). Frère de Guy (-> 1). ∞ 1949 Paule van Hollebeke, institutrice, fille de Jean, fonctionnaire international. Ecole des beaux-arts, puis université de Genève, formation interrompue en 1946 par un accident de service militaire. Atteint dans sa santé et contraint de se soigner sa vie durant, F. se consacre à son travail de romancier. Il fouille la vie souterraine des êtres, là où la folie prend corps, et analyse gravement la passion, qu'elle soit maternelle (*Mater dolorosa*, 1977), juvénile (*Printemps de beauté*, 1983) ou conjugale (*L'Espoir du monde*, 1989). Une veine satirique, ironique voire burlesque parcourt ses romans comme *Les panneaux* (1978) ou *La mascogne* (1962), récit plus particulièrement genevois.

### Bibliographie

-Francillon, Littérature, 3, 329-332  
 -M. Ghirelli, Jean-Claude Fontanet ou Qui perd gagne, 2004

<http://www.hls-dhs-dss.ch/index.php?lg=f&searchletter=f&searchlang=f&rankstart=885>

### 📖 Nécrologies

#### ● Scribe de la douleur

**Jean-Claude Fontanet, l'auteur de *L'Espoir du monde* vient de s'éteindre à 85 ans.**  
 L'écrivain genevois Jean-Claude Fontanet, décédé il y a quelques jours, était de ces êtres « foudroyés » pour lesquels l'écriture fait figure d'exorcisme salvateur. Né à Genève en 1925, fils du fameux caricaturiste fascisant Noël Fontanet, frère en outre de l'ancien Conseiller d'Etat Guy Fontanet, il fut très marqué dans sa jeunesse par de longs séjours en sanatorium avant de connaître l'épreuve de dépressions chroniques.

Remarqué en ses débuts d'écrivain pour *La Mascogne*, évocation acide de ses années de collège, suivie de divers autres romans, Jean-Claude Fontanet publia, il y a juste vingt ans de ça, un sombre et magnifique roman intitulé *L'Espoir du monde* et constituant une victoire effective sur des années d'atroce dépression endémique passées dans le silence et les larmes. Or ce qu'il faut rappeler, c'est que ce livre - trajectoire d'un damné de la psychiatrie marqué

par la compassion féminine et l'amour de la musique - fut littéralement arraché à cet enfer psychique, qui n'accordait alors qu'une heure par jour de lucidité à son auteur.

À côté de cet ouvrage, Jean-Claude Fontanet a bâti une œuvre intègre et cohérente, habitée par des personnages dont il disait que c'étaient des figures de sa vie intérieure cherchant à s'incarner. Et de fait, l'écrivain ne se payait ni de mots ni de sentiments édulcorés : ses livres témoignent de la difficulté d'être et des bienfaits de l'art et de la présence salvatrice de quelques êtres, dont son épouse Paule Fontanet fut le plus bel exemple. Avec *L'Effritement* (Prix Schiller 1975), *Mater dolorosa* (1976) et *Printemps de beauté* (1983), l'auteur a donné le plus dense et le plus aigu d'une œuvre à la fois marquante et discrète.

Jean Romain, 24 Heures, 20.7.2009

● **La lettre du jour** : Genève, 20 juillet. Avec Jean-Claude Fontanet, Genève perd l'un de ses plus grands artistes, un écrivain dont l'œuvre insolite et savoureuse n'a jamais rencontré la notoriété qu'elle méritait. Et pourtant! Par la vigueur de son ironie, par la puissance sensorielle qui nourrit son univers métaphorique, par sa stratigraphie lexicale, et surtout par l'ampleur du flux de conscience qui parcourt ses ouvrages, Fontanet s'apparente aux meilleurs, en particulier à Claude Simon. L'un de ses traits, peut-être celui qui lui a valu sa réputation «d'écrivain difficile», était de choisir des personnages torturés, aux prises avec toutes les faiblesses et tous les doutes... Ce parti pris moderniste est la porte de son œuvre: Fontanet en fait jaillir une jubilation d'écriture qui illumine ses livres de part en part. Ainsi se révèle chez lui, à chaque ligne, l'homme dans son combat et sa nudité. Rendons-lui hommage, lisons-le, rééditons-le, enseignons-le aux enfants de Genève!

Philippe de Saussure, TG 22 .7.2009

● **ATS 20.7.09** : L'écrivain Jean-Claude Fontanet est décédé mercredi, a annoncé sa famille. Né en 1925 à Genève, il était l'auteur d'une dizaine de romans, dont «La Mascogne» (1962), qui lui a assuré une certaine notoriété, et «L'Effritement», qui a reçu le Prix Schiller en 1976. Fils du caricaturiste de l'entre-deux guerres Noël Fontanet et frère de l'ancien Conseiller d'Etat genevois démocrate-chrétien Guy Fontanet, l'écrivain estimait qu'il avait découvert sa voie grâce à la maladie. Atteint de tuberculose à 22 ans, il a passé de longs séjours en sanatorium.

SWISS TXT ; tsrinfo.ch ; 20min.ch

● **Avis mortuaires** : L'Association des Amis de Robert Brasillach, L'Association Alice Rivaz, L'Amicale du Collège Calvin, La Société genevoise des écrivains.

## ∞ Oeuvres

● *L'Effritement* est le sombre récit d'une existence ratée. Enfant prodige, Jean Vlade semble favorisé par le destin. Toutes les ambitions lui sont promises, mais toutes seront trahies par la vie. Mariage bourgeois, existence confortable et terne, vacances rituelles... Tout se réduit à une médiocrité sans espoir, d'où la seule issue, pour le héros, est une inlassable poursuite des femmes. " Je les veux toutes ! " clamera-t-il. Cette illusion pourra-t-elle le sauver ? (L'Age d'Homme, 1999)

● *L'espoir du monde*. Voici, de Jean-Claude Fontanet, le grand roman, la somme que nous attendions depuis longtemps. L'espoir du monde est un itinéraire, la quête poignante d'un homme de quarante ans, foudroyé par la mort de la femme aimée: traversée du désert, hôpital psychiatrique, révolte, accusation et tout au bout, comme en fin de tunnel, la lumière à l'horizon, la réconciliation avec la vie et en dépit de tout un chant d'amour et de reconnaissance: l'espoir du monde. (L'Age d'Homme)

● *Mater dolorosa*. Avant-propos de Marcel Raymond. Le monologue intérieur, qui voudrait serrer la vérité au plus près, peut donner lieu à bien des artifices. Ce qui frappe au contraire dans le texte de Jean-Claude Fontanet, c'est le naturel et la continuité dans l'expression d'une névrose qui confine à la folie. (L'Age d'Homme)

● *Mater dolorosa/L'écrivain*. Préface de Jean Vuillemier. Mater Dolorosa suppose une transposition élargie. La voix qui parle d'abord, est celle d'une femme, d'une «genitrix» ardente et déchirée. Les lieux sont sans doute identifiables, mais comme englobés dans le délire du sujet. (L'Age d'Homme, 1990)

● *La montagne*. D'un roman à l'autre, il semble que Jean-Claude Fontanet s'attache plus particulièrement à des personnages dont la vie et le comportement témoignent de la démesure à laquelle peut atteindre une passion – quelle que soit la nature de cette passion – dans l'esprit, le cœur et la destinée d'un homme qui – tel le héros de La Montagne – s'abandonne à elle d'autant plus qu'il la veut gratuite, sans profit pour lui ni pour personne (sauf peut-être de se grandir aux yeux de sa mère, le seul être qui ait jamais compté pour lui). En sacrifiant tout à cette passion de la montagne qu'il est dans l'incapacité physique de satisfaire, il en arrive même à créer les conditions aberrantes qui le précipiteront dans un malheur absolu, où sa raison finira par sombrer. (La Table ronde, 1970)

● *Printemps de beauté*. L'histoire se déroule en Suisse sur fond de seconde guerre mondiale. Conrad et Denisette, avec leurs amis collégiens, qui évoluent dans les milieux clandestins de droite, oeuvrent eux aussi (croient-ils) à l'édification de la «nouvelle Europe»... (L'Age d'Homme, 1983)

### ◆ **Marianne Ghirelli : Jean-Claude Fontanet ou qui perd gagne**

Jean-Claude Fontanet est né à Genève en 1925. Sa ville, avec son histoire et ses conflits, est très présente dans son œuvre.

Les romans de Jean-Claude Fontanet, qui s'apparentent à une confession involontaire et à un regard lucide sur la réalité, portent le sceau de ses expériences personnelles. *Printemps de beauté*, *Les Panneaux*, *Mater dolorosa*, *L'Espoir du monde*, autant d'intrigues bien bâties et captivantes où se développe une réflexion sur la condition humaine qui va en s'approfondissant. Depuis sa jeunesse, il a érigé l'écriture en rempart contre la maladie. Son œuvre est avant tout un corps à corps avec la douleur, le délire, le sentiment de la perte et de la déréliction. Son écriture est le fait d'un long travail élaboré avec le plus grand soin et un souci musical de la phrase. Quant à ses personnages, «ils ne connaissent ni répit ni apaisement, entraînés et emportés qu'ils sont sans trêve dans le tourbillon affolant de leur drame intérieur, dans ce lent travail de sape auquel rien ne résiste».

*Marianne Ghirelli, enseignante et critique littéraire, vit dans le canton d'Argovie. Elle est l'auteur d'un livre sur Ramuz et d'une thèse de doctorat sur André Frénaud. Elle a contribué à faire connaître la littérature romande par ses articles parus dans la Neue Zürcher Zeitung et le Bund.*

Ed. Zoé, Collection Écrivains, littérature française

### ◆ **Moussa Cantova Ginette • Jean-Claude Fontanet**

C'est à Leysin, vers 1947, que j'entendis, pour la première fois, parler de Jean-Claude Fontanet. L'ai-je rencontré? Je l'ai vu, de loin, dans la salle à manger du Sanatorium universitaire, mais je ne crois pas avoir causé avec lui. Aujourd'hui, je me souviens avec

certitude de sa réputation, qui était celle d'un étudiant à la forte personnalité, jouant volontiers les frondeurs. Personne ne soupçonnait qu'il écrivait - qu'il écrivait ?

Trente ans plus tard, à l'issue d'une séance de la Société genevoise des Ecrivains, en l'aristocratique salon de l'Athénée, le même, oui, le même, je n'hésite pas une seconde à le reconnaître, s'avance dans ma direction, tandis que l'image de notre rencontre se joue sur le miroir qui me fait face. Un mince et élégant volume me parvenait le surlendemain : Mater dolorosa.

Dans la soirée. j'en commençais la lecture. Dès les premières lignes, je sus que j'irais sans désespérer jusqu'au bout. Au matin suivant, qui était un dimanche, le geste aimable de l'auteur était devenu un appel impérieux: j'y répondis en lançant du côté d'Anières un cri d'admiration que rien, ni lectures ultérieures, ni analyses répétées, n'a affaibli. Je venais de rencontrer un texte unique, un texte sans la moindre faiblesse...

L'année se passa à la découverte des écrits de Jean-Claude Fontanet. Se noua une amitié, naquit le désir de partager le bonheur de ma lecture avec mes proches - parmi eux, les étudiants- puis avec tous ceux, inconnus, qui sont en attente d'un écrivain authentique. J'aimerais que ma rencontre avec l'oeuvre de Jean-Claude Fontanet soit la leur.

G.M.C. (03/2008 197p.)

[www.lagedhomme.com/boutique](http://www.lagedhomme.com/boutique)

## ◆ Scènes Magazine - Feuilleton littéraire

### « Jean-Claude Fontanet : architecte de la douleur » de Ginette Moussa Cantona

Il est des écrivains, en Suisse romande comme ailleurs, très injustement méconnus, voire oubliés. Jean-Claude Fontanet (né à Genève en 1925) en fait partie. La plupart de ses œuvres, reprises dans la collection Poche Suisse, comme Mater dolorosa, Printemps de beauté ou L'Effritement, ont marqué, pourtant, la vie littéraire de ce pays. Les personnages de Fontanet, vulnérables, pétris d'angoisse et de culpabilité, mais tous hantés par un désir jamais assouvi d'authenticité, sont rachetés par l'amour de la femme, souveraine médiatrice, qui les aide à accepter le mal et la perte, sous toutes leurs formes. Un livre passionnant, dû à la plume de Ginette Moussa Cantona, ancienne professeur au Collège Calvin, aide à nous replonger dans cette œuvre sombre, mais aussi éclairante. Jean-Claude Fontanet : architecte de la douleur est une étude extrêmement fouillée, complète, intelligente, empathique, qui permet de resituer l'importance de l'œuvre de Fontanet dans la littérature romande et de lui rendre la place qu'elle mérite : l'une des premières.

Essai, L'Âge d'Homme, 2008

[www.culturactif.ch/scenemagazine/smagazinesept08.htm](http://www.culturactif.ch/scenemagazine/smagazinesept08.htm)

## ↻ 1960 - On mascogne au Collège Calvin

L'année se termine. L'année scolaire, entendons-nous. Même si les élèves bachotent moins que naguère, il leur faut «mettre le turbo», comme dit si bien Michael Schumacher dans l'affiche dédiée aux paysans suisses. Y a-t-il encore des notes ou non? Seules les familles motivées le savent encore. Elles décernent d'ailleurs à l'école un zéro pointé.

Que faire pour décrocher au final la maturité? Travailler ou tricher? A ce propos, Ginette Moussa Cantona publie ces jours son étude sur Jean-Claude Fontanet. Or, Fontanet, même si les jeunes générations l'ignorent, est l'homme qui a écrit La mascogne en 1962. Le roman avait paru à La Baconnière, alors établie à Neuchâtel. Il s'était vu accueilli par des réactions mitigées. «Un livre médiocre à tous les points de vue», écrivait le philosophe local Jérôme Deshusses, tandis que René Terrier parlait d'une «oeuvre forte et profonde sous ses apparences légères». L'ouvrage se taillait un joli succès populaire. Il immortalisait du coup le

mot. «Je mascogne, tu mascognes, il mascogne», me dit joliment mon correcteur d'orthographe.

### **La voie royale**

Mais de quoi s'agit-il? D'une vaste entourloupe. Menée par Baud, frondeur impénitent, une classe de «latine» va tout faire pour obtenir à l'avance les sujets d'examen. Elle ira loin. Il y aura violation, pour ne pas dire profanation, d'appartement. L'entreprise se révélera plus ardue que des études sérieuses. Mais il s'agit aussi d'une révolte contre le milieu professoral sclérosé, qu'incarne dans le livre le directeur (fictif) du Collège Calvin, surnommé «Peau-de-Fesse».

Jean-Claude Fontanet est né en 1925. Si l'on admet que l'ouvrage comporte des éléments autobiographiques, l'action remonte donc à la fin de la guerre. Un élément corrobore la date. Le final, mélancolique, de *La mascogne* se situe une bonne dizaine d'années plus tard.

Dans les années 40, il n'existe à Genève qu'un collège. Il s'agit de la voie royale. Trois sections se répartissent les élèves. Les classiques font grec et latin (sept heures de chaque). Il s'agit de la crème de la crème. Les latines, à côté, ont un petit côté série B. Les scientifiques forment un monde à part. Plus tard s'ajouteront les modernes. Anglais et italien. Pour leurs condisciples, ils sembleront des extraterrestres. Tous en ont entendu parler. Personne n'en a jamais vu.

Dans les années 60, la situation n'a guère changé. Le directeur (réel) se fait appeler «Cul-de-Singe». La mascogne existe toujours. Un gros scandale vient d'ailleurs d'ébranler l'institution. Des élèves, munis de fausses clefs, ont réussi à s'emparer des sujets d'examen. Affaire étouffée. Le cas reste cependant exceptionnel. Normalement, les naïfs ont leurs petits billets cachés. Les futés spéculent, eux, sur la paresse des enseignants. Les sujets donnés revenant avec régularité, il suffit de se procurer d'anciennes copies et de mémoriser les réponses. Il faut dire que les calculatrices demeurent embryonnaires et les dictionnaires interdits. Côté grec et latin, le collège a pourtant lâché du lest. Le fameux thème (qui a donné naissance aux «forts en thèmes») a disparu. Si les personnages de *La mascogne* accomplissaient encore «leurs humanités», les langues mortes le deviennent vraiment. Vieillot. La Suisse a basculé dans le monde moderne.

### **Démocratisation des études**

Les collégiens «sixties» éprouvent d'autant moins de scrupules à tricher que deux facteurs nouveaux jouent. En 1962, Genève a adopté la «démocratisation des études», qu'André Chavanne met en place. Le socialiste est un politicien brillant, même quand il a un verre (voire plus) dans le nez. On mettait à l'époque des gens cultivés à la tête de l'Instruction publique. Cette démocratisation signifie pourtant la multiplication des collèges et, pour beaucoup, un «abaissement du niveau». L'école supérieure cessera d'être un club.

L'autre facteur est l'absolue sécurité de l'emploi. Chacun trouvera une place. La Suisse connaît sa «surchauffe» économique.

Les entreprises ont appris à devenir moins regardantes, à tous les sens du terme. N'importe qui se verra (enfin!) bien payé. Il en ira ainsi jusque vers 1975, année du «choc pétrolier». Alors pourquoi, je vous le demande, se donner de la peine?

Etienne Dumont, *Tribune de Genève*. 03.05.2008

«Jean-Claude Fontanet, architecte de la douleur», de Ginette Moussa Cantova, Ed. l'Age d'Homme

### **◆ Jean-Claude Fontanet architecte de la douleur**

C'est un bien bel essai que Ginette Moussa Cantova, déjà auteur d'*Une lecture de Proust* (Prix de la Société genevoise des Ecrivains en 1977), consacre à son compatriote Jean-Claude

Fontanet. Ce dernier, désormais atteint de cécité, est un romancier rare, injustement méconnu, auquel j'ai consacré dans ces colonnes plusieurs articles.

Né en 1925 à Genève, il a fait ses études dans cette ville, à l'Université et aux Beaux-Arts. Tuberculeux à vingt-deux ans, puis atteint de graves troubles psychiques et de dépression, il luttera contre la maladie par la création romanesque, mettant en scène des héros qui lui ressemblent, à la fois vulnérables et épris d'absolu.

L'essayiste donne d'emblée à l'œuvre romanesque sa véritable dimension : autobiographique, certes (« *peu d'auteurs ont jeté, dans l'écriture, une part considérable d'eux-mêmes* »), mais interrogation sur soi débouchant sur un questionnement du monde.

Tous les héros de Jean-Claude Fontanet, à commencer par Luc Béchaz, le protagoniste de son premier livre, *Qui perd gagne* (1959), empruntent à l'auteur nombre de traits. Ce roman initial contient en germe tous les thèmes développés par la suite, à commencer par les grandes questions métaphysiques, « *sans préjudice d'autres visées telles que représentation et critique sociale, glorification de la femme, éloge de la nature, recherche esthétique...* »

Sont ainsi passés en revue les livres ultérieurs, de *La Mascogne* (1962) à *L'Espoir du Monde* (1989), et l'analyse pleine de finesse à laquelle se livre Ginette Moussa Cantona en fait ressortir à la fois l'unité et la profonde originalité. On saluera sa clairvoyance de critique consciente que l'écart demeure, en dépit de toutes les investigations, entre l'homme et l'écrivain, entre la vie et l'art. « *Une fois de plus, comme si souvent avec un auteur aussi présent dans ses textes que l'est Jean-Claude Fontanet, on ne sort pas de l'impasse. Le prix à payer, l'écriture, ramène à la culpabilité dans la vie.* »

P.-L. Moudenc, *Rivarol* - N° 2877 – 24 octobre 2008

## Littérature en langue française 24/03/2009

La quête de l'identité personnelle qui s'inscrit dans la tradition romande depuis Rousseau et Amiel peut en partie expliquer l'abondance de textes proches de l'autobiographie dans la production romanesque. Dans ses romans ou ses essais, Jean-Pierre Monnier crée un univers en demi-teintes dans lequel les figures s'interrogent sur leur destin. Georges Borgeaud choisit le moule du roman d'éducation pour exprimer sa relation à la fois douloureuse et enchantée avec le monde. Dans ses chroniques et dans ses mémoires, Georges Haldas cherche à transfigurer le vécu quotidien par le miracle de "l'état de poésie". **Jean-Claude Fontanet** trouve dans l'écriture le seul moyen d'échapper à l'angoisse de la maladie et de la mort. Quant à Albert Cohen, juif de Corfou, naturalisé suisse, il transmue son expérience individuelle pour lui donner une valeur universelle en se rattachant aux grands mythes de l'amour. Cette veine autobiographique se prolonge dans le dernier tiers du siècle, avec Anne Cunéo qui s'est illustrée aussi dans le roman historique. (<http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F11202.php>)

## Rivaz Alice

Alice Rivaz est née en 1901 à Rovray (Vaud). La fille du militant socialiste Paul Golay a passé son enfance à Clarens (Vaud) où son père était instituteur. Après des études à Lausanne où elle a étudié au Conservatoire de musique, elle travaille comme journaliste. Elle s'établit à Genève et fait toute sa carrière comme fonctionnaire internationale au Bureau international du Travail. Elle a obtenu de nombreuses distinctions dont le Prix C.F. Ramuz en 1980. L'ensemble de ses ouvrages est en cours de réédition dans la collection L'Aire bleue. Alice Rivaz est le pseudonyme d'Alice Golay. Alice Rivaz est décédée à Genève le 27 février 1998.

Œuvre : *Creuser des puits dans le désert : lettres à Jean-Claude et Paule Fontanet*, Zoé, 2001.

# ASSEMBLEE GENERALE DES ARB 2008

L'Association des Amis Robert Brasillach et son Président, P. Junod, ont le plaisir de vous convier à la prochaine assemblée générale ordinaire qui se tiendra le

**Samedi 21 novembre 2009 dès 15h**

**Café-Restaurant Papon, rue Henri-Fazy 1, 1204 Genève**

Cette année encore, nous avons réservé la magnifique salle dite La Grotte du Café Papon, attenant à L'Hôtel-de-Ville, au cœur de la Vieille-Ville (10 min. de la gare Cornavin. Parking St Antoine)

**1909 – 2009 :**

**100<sup>EME</sup> ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE BRASILLACH**

**Avec la présence de**

Bruno Bardèche et la famille Bardèche-Brasillach, Philippe d'Hugues, Eric Delcroix, Manuel Heu, Slobodan Despot, Robert-Pascal Fontanet, le Dr. Merlin...

Ordre du jour

1. Mot de bienvenue et rapport du Président
2. Lecture des comptes et du rapport des réviseurs
3. Approbation des comptes et décharge au Comité
4. Réélection du Président et du Comité.
5. Projets et divers

Dès 17 heures.

- Interventions autour de Brasillach et des ARB avec nos invités
- Lectures de textes de Brasillach par Slobodan Despot, éditeur, J.Ph. Chenaux
- Pierre Favre, donneur d'élan et passeur d'art par J.Ph. Chenaux, journaliste indépendant
- Hommage à Jean-Claude Fontanet par Me R.-P. Fontanet

20 heures : Repas (menu à CHF 60.-, 3 dl de vin, eau et café compris, menu jeune à CHF 40.-) précédé d'un apéritif offert par les ARB.

- Animation avec le Dr. Merlin qui chantera les Poèmes de Fresnes

---

**Coupon-réponse (réservation obligatoire)**

Nom, prénom : .....

Adresse : .....

- Je participerai à l'Assemblée générale du 21 novembre 2009 et je réserve.....place(s) pour le repas
- Je réserve..... menu(s) jeune(s) à CHF 40.-
- Veuillez me réserver .....chambre(s) simple(s) (CHF 110.-) ou ..... chambre(s) double(s) (CHF 200.-) à l'Hôtel Excelsior (Rue Rousseau, 3 min. de la gare, tarifs préférentiels)

Coupon-réponse à renvoyer aux ARB, case postale 3763, CH-1211 Genève 3 ou  
[brasillach@europae.ch](mailto:brasillach@europae.ch), tél. : 00.41.22/319.42.42, fax 00.41.22/319.42.43